



SLAVES DU SUD

OU LE

PEUPLE SERBE

AVEC

LES CROATES ET LES BULGARES.

Paris — Imp. Lacour et Cie, rue Soufflot, 16.

SLAVES DU SUD

OU LE

PEUPLE SERBE

3490

AVEC

LES CROATES ET LES BULGARES

Aperçu de leur Vie Historique, Politique et Sociale

PAR ÏANKOVITCH,
Ancien étudiant en Philosophie à l'Université de Berlin,

ET

GROUÏTCH,
Étudiant en Droit à la Faculté de Paris.

PARIS
LIBRAIRIE DE A. FRANCK,
RUE RICHELIEU, 67.

1853

25

PRÉFACE.

C'est un peu se hasarder que de prendre, en France, la plume d'écrivain en échange du bâton de berger porté en Serbie. Mais le désir de faire mieux connaître dans l'Occident notre patrie nous y force plus que ne nous retient le sort de cet ouvrage. Si nous sommes dans l'erreur sur quelques points, les avis de nos compatriotes seront bien-venus. Et nous espérons que les Français seront indulgents pour nous, quant au style.

Le 1er janvier 1853,
A Paris.

JANKOVITCH et GROUÏTCH.

INTRODUCTION.

Eu égard à sa situation géographique, on pourrait diviser la *Slavie* (1) en trois grandes parties :

1° Celle du Nord, où sont les Russes et les Polonais, avec la cité sainte de Moscou, et la ville nationale de Varsovie ;

2° Celle de l'Ouest, où se trouvent les Bohêmes ou Tchèchs et les Slovaks et Moraves, avec la ville slave de Prague (en slave, Zlatni-Prague, seuil doré) ;

3° Celle du Sud, qu'habitent les Serbes avec les Croates et les Bulgares, et où se trouve l'importante ville de Belgrade.

Chacun de ces peuples a ou a eu son représentant.

---

(1) C'est un mot nouveau, mais généralement adopté, pour désigner l'ensemble des pays habités par les Slaves, dont le nombre est de quatre-vingt millions. Plus de la moitié en est en Russie, le reste hors d'elle.

Pierre-le-Grand († 1725) représentait les Russes, et aujourd'hui l'empereur Nicolas, cet habile politique. Sobieski († 1696), grand roi, et Kosciusko, grand citoyen, furent de grands représentants des Polonais. Tchatoriski est considéré comme tel aujourd'hui.

Jichka († 1424) représentait la sainte cause des Bohêmes; Svatoplouk († 894), celle des Moraves et Slovaks. Aujourd'hui l'écrivain Chafarik pourrait être regardé comme représentant des Bohêmes ou Tchèchs; Stour, celui des Slovaks.

Douchan († 1356) était le meilleur représentant des Serbes; Porin († 825) celui des Croates; et Siméon († 927) celui des Bulgares. Pour les Bulgares d'aujourd'hui, on pourrait citer peut-être un certain St. Le prince de la Serbie, Alexandre Karageorgévitch, représente les Serbes, et Jelatchitch, ban de Croatie, les Croates.

L'ancienne langue slave, successivement modifiée et devenue plus tard la langue de l'Église (1), comme

(1) Cette opinion est contestée, car des auteurs n'admettent pas l'universalité de cette langue slave, qui est aujourd'hui la langue de l'Église.

telle ne se parle aujourd'hui nulle part, mais elle a laissé cinq principaux dialectes.

La Slavie du Nord en a *deux* : le russe et le polonais.

La Slavie de l'Ouest *un* : le bohême ou tchèch, en même temps la langue littéraire des Slovaks (1).

La Slavie du Sud en a *deux* : le serbe, qui est aussi la langue littéraire des Croates, et le bulgare.

Si des deux peuples slaves du Nord, l'un, par ses conquêtes progressives, a produit la crainte des petits et attiré l'attention des puissants, l'autre, par son malheur continu, s'est concilié la pitié des peuples (2); si les Slaves de l'Ouest sont, par leur voisinage des Allemands, connus par eux, il est à regretter et peut-être à se repentir que les Slaves du Sud soient mal ou ne soient point connus, surtout en Occident.

Ce n'est pas parce qu'on y manque d'éléments; ce n'est pas peut-être non plus parce qu'on les voudrait

---

(1) M. Stour, Slovak, prépare une séparation de la littérature slovake de celle de la Bohême.

(2) Les promesses des grands ont toujours été trompeuses, l'amitié de la masse sans résultat, et l'on voit encore les Polonais offrir avec *confiance* leur bras courageux !

absolument méconnaître; c'est probablement parce qu'on ne sait qui consulter.

En effet, quels auteurs faut-il lire pour connaître ces Slaves-là? Les indigènes étaient muets, et ils ne pouvaient pas se faire entendre, soit parce que la barbarie des Turcs et les intrigues autrichiennes ne le permettaient pas, soit parce que la connaissance des langues étrangères manquait aux fils de nos pays souffrants. Et peut-on chercher une connaissance juste et exacte des Slaves du Sud dans cette haine montrée des Allemands (1), dans cette légèreté connue des Français (2), dans cet égoïsme public des Anglais (3)?

(1) En 1850, nous assistions, à Heidelberg, à un cours d'histoire de l'Allemagne professé par M. Heiser; le professeur allemand quitte son sujet et se livre à une calomnie odieuse contre les peuples slaves; il dit, en outre, que ce sont des peuples « barbares, sauvages, sans aucune vertu, » etc., etc.

(2) M. de Lamartine dit dans le *Pays* (octobre 1852) que Karageorge est né en France, près de Nancy.

Si vous avez dit cela, monsieur de Lamartine, comme romancier, qu'il en soit ainsi; mais si vous dites cela comme historien, nous vous demandons de le prouver, si cela est possible, ou de le révoquer, si vous ne voulez pas que votre assertion reste comme un mensonge grossier.

(3) Nous n'avons pas besoin de parler de la malveillance connue d'un sujet anglais capricieux, consul de Belgrade, envers notre pays et l'autorité.

Non ; car si l'appréciation des faits leur doit être laissée, la mise des éléments à la connaissance peut être mieux faite par une plume nationale. Le temps et les circonstances ne nous permettent pas de nous livrer à un travail long, qui, bien fait, ne manquerait pas de provoquer l'intérêt pour la Slavie du Sud, notamment pour la Serbie, d'un homme d'État, d'un militaire, ainsi que d'un savant et d'un financier.

Nous laissons cela à traiter à une autre fois ou à un autre. Pour le moment, nous ne prétendons faire qu'une mention de l'existence de ces Slaves, pour les faire connaître de ce monde « qui se vante à tout propos de savoir tant de choses. »

DES SLAVES DU SUD (1).

Nous avons dit qu'on comprend sous ce nom : les *Serbes*, les *Croates* et les *Bulgares*. Il y en a environ dix millions, savoir :

Serbes, — cinq millions ;

Croates, — environ un million ;

Bulgares, — quatre millions.

---

(1) Le nom d'Illyrie, Illyriens, ne convient ni au pays ni au peuple, d'abord parce que c'est un nom qui n'a plus de sens, et que les intrigues autrichiennes ont essayé vainement d'attribuer à une partie du pays et du peuple ; et ensuite parce que les Croates ont leur nom significatif de Croates, de même que les Serbes aiment leur nom national et historique de Serbes, et que les Bulgares conservent le leur de Bulgares. En parlant donc de chacun en particulier, qu'on le désigne sous son nom ; et quand on veut les désigner tous les trois ensemble, s'il est trop long de mentionner le nom de chacun, qu'on les désigne sous le nom général géographique Yugoslaves (du mot *Yugue* qui signific sud, et du mot *Slave*), ou Slaves du Sud.

Les Slaves du Sud ne touchent ni aux Slaves du Nord ni à ceux de l'Ouest. Les Valaks les séparent des uns, les Madjares des autres.

Mais, séparés des autres Slaves, ils ne le sont point entre eux. Il n'y a pas un seul élément étranger entre eux. Les Serbes touchent d'un côté aux Bulgares, et de l'autre aux Croates.

Si la connaissance approfondie de l'histoire, des choses humaines et des intérêts des peuples, si, en un mot, la haute politique trouve l'intérêt des Slaves du Sud distinct de l'intérêt des Slaves du Nord, non contraire à celui des Slaves de l'Ouest : — la situation, les circonstances, la nature même apprennent à tout homme de bon sens que cet intérêt est commun entre tous les Slaves du Sud.

Quand deux frères sont l'un esclave d'un maître barbare, et l'autre serf d'un maître injuste, n'ont-ils pas un intérêt commun ? Et y a-t-il des frontières qui puissent arrêter la communication de leurs sentiments et empêcher l'accord de leurs esprits !

Cela posé, n'est-il pas naturel de chercher où est le centre qui représente cet intérêt.

Si *Belgrade*, d'après sa situation naturelle, n'est pas, si, d'après les considérations politiques, militaires

et commerciales, il ne doit être ce centre, nous ne savons pas où on le trouverait. Cela établi, il ne peut être difficile de trouver le représentant naturel de la Slavie du Sud.

L'histoire de ces peuples étant méconnue, on se demandera peut-être s'ils ont existé politiquement? Oui, chacun de ces trois peuples a eu son existence politique.

Nous allons pour cette fois, 1° dans l'aperçu historique, seulement mentionner les Croates et les Bulgares, et dire quelques mots des Serbes; 2° dans l'aperçu politique, nous nous étendrons un peu sur ce sujet; 3° dans l'aperçu social, nous ne ferons encore qu'une esquisse de la vie des Serbes.

APERÇU DE LA VIE HISTORIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉPOQUE DE L'INDÉPENDANCE.

DES BULGARES.

Les Bulgares, puissants sous Siméon, faisant partie de l'empire serbe sous Douchan, tombèrent avant les Serbes sous les Turcs, sous le joug desquels ils sont encore.

DES CROATES.

Les Croates, puissants sous Porin, alliés plus tard des Madjares, sont tombés ensuite avec eux au pouvoir de l'Autriche, sous la domination de laquelle ils sont encore.

Mais le plus puissant de ces trois peuples, même dans cette antiquité, était le peuple serbe.

DES SERBES.

EMPIRE SERBE.

DOUCHAN,

Empereur des Serbes,

règne depuis 1336 jusqu'à 1356.

Douchan, fils du roi Détchanski, neuvième roi (kral) de la dynastie Némanitch, monte en 1336 sur le trône, affermi par ses prédécesseurs, du royaume agrandi, surtout à partir du XIIe siècle. Peu de temps après, nous le voyons encore étendre ses États et régner presque sur toute la Slavie du Sud.

Il se fit proclamer empereur en 1347, dota son pays d'un code en 1349, et établit la dignité de patriarche serbe.

Puissant qu'il était et ayant en face l'empire byzantin avec Constantinople, gouverné par les Grecs plus faibles que les Turcs d'aujourd'hui, il ne pouvait manquer à son génie de concevoir l'idée de la conquête de la capitale de l'Orient, où il avait fait son éducation.

En 1356, nous le voyons, à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes, marcher victorieusement sur l'Orient.

Au village de *Djavoli*, l'armée s'arrête. De là jusqu'à Constantinople, il n'y a que douze lieues. Le malheur pour Constantinople d'être tombée au pouvoir des Turcs n'aurait pas eu lieu, et la question d'Orient, non décidée encore, aurait été tranchée par la possession de Constantinople par les Serbes déjà dans cette époque-là. Mais la Providence ne le voulut pas. Douchan devient malade, et meurt subitement de la fièvre (le 18 décembre 1356). L'armée retourne emportant son corps dans la patrie dès lors malheureuse.

Il est plus que probable que Douchan aurait pris Constantinople ; ce qui aurait eu pour conséquence la fondation d'un nouveau et fort empire serbe-byzantin. Par là, le peuple serbe aurait acquis un intérêt historique général. Mais les suites ne se seraient pas arrêtées là. En effet, peut-on douter que, Constantinople une fois tombée dans des mains chrétiennes et fortes, toute la péninsule de Thrace (les pays entre la mer Noire et l'Adriatique), habitée déjà depuis longtemps, principalement par les Serbes ou par leurs frères slaves, ne serait pas serbisée. On peut dire alors que le torrent turc, fondé par Osman, préparé par Orhan, son fils, secondé par les Grecs, que ce torrent qui se préparait en Asie pour ébranler et inonder l'Europe, se serait arrêté. Ce qu'a fait Sobieski en 1683, lorsque les Turcs, sous le grand-vizir Karamustapha, assiégèrent pour la deuxième fois Vienne et allèrent ravager l'Allemagne et l'Occident, Douchan l'aurait accompli en 1356. Les

Turcs auraient été arrêtés par nous à Constantinople, de même que les Arabes furent repoussés par les Français à Poitiers en 732. Si l'empire romain n'a pas manqué peu de temps après à Charlemagne, et plus tard la suprématie de la France à l'Occident; pourquoi l'empire byzantin et la couronne du Slave Justinien (1), empereur célèbre, auraient-ils manqué à Douchan, et la suprématie de la Serbie à l'Orient? Mais de même que le *rôle* des Russes dans le Nord, et leur empire du monde, furent arrêtés pendant deux cents ans par les Tartares, de même la *mission* des Serbes dans l'Orient par la mort de Douchan et l'invasion des Turcs qui la suivit, allait être, sinon éteinte pour toujours, du moins suspendue pour bien longtemps.

En effet, un an après la mort de Douchan, Souleiman, fils de Orhan, mit son pied fort sur la terre de l'Europe en venant prendre Gallipoli (1357), comme dot de Théodora, propre fille de l'empereur byzantin Cantakusin VI, épousée par Orhan.

---

(1) Malgré l'historique et l'histoire dont les professeurs français et allemands font précéder leurs cours de droit romain-Justinien, ils ne disent jamais que l'empereur Justinien fut un Slave. Cependant il est connu que son oncle, auquel Justinien succéda au trône, était un Slave, né en Dalmatie; on sait aussi que Justinien avait le nom slave d'Oupravda, qui veut dire juste et qui fut traduit en latin par *Justinianus*.

BATAILLE DE KOSSOVO (1389).

TSAR LASAR (1371-1389).

Trois pobratimes (1).

Murat Ier, successeur de Orhan, après avoir pris Adrianople, Philoppopel, vaincu la Bulgarie, mieux organisé les janissaires (jeunes captifs chrétiens convertis à l'islamisme), vient comme à l'improviste établir son camp sur le champ de *Kossovo* (1389).

Le tsar serbe Lazar, qui s'est élevé au trône après Voukachin, usurpateur du pouvoir et tueur du jeune empereur Ouroche, fils de Douchan, avec l'armée qu'il a pu rassembler, va arrêter Murat.

Miloche Obilich, voïvoda, soupçonné injustement de projet de trahison et averti publiquement par l'empereur, va avec ses deux pobratimes dans le camp des Turcs. Pour montrer la fidélité à son tsar, l'amour à sa

---

(1) On pourrait traduire ce mot peut-être par cette expression: *frères d'armes;* cependant cela ne rend pas bien l'idée. Le mot « pobratime » vient du verbe « pobratimiti, » qui veut dire se faire frère. L'accomplissement de certaines formalités est exigée pour l'établissement de cette parenté fictive, mais sacrée. Elle impose certains devoirs. Les pobratimes s'aiment et s'aident mutuellement; ils meurent l'un pour l'autre quand il le faut.

patrie, Miloche tue le sultan sous sa tente et au milieu de sa nombreuse armée, mais notre Scævola ne revint plus, ni lui ni ses deux fidèles pobratimes.

Les Turcs commencèrent aussitôt l'attaque, et ils gagnèrent la bataille (au Vidovdan, le 15 juin 1389, à Kossovo). Le tsar Lazar, pris dans le combat, eut la tête tranchée. L'empire serbe fut détruit, l'indépendance cessa, l'esclavage commença.

DEUXIÈME PARTIE.

ÉPOQUE DE L'ESCLAVAGE.

Plus de quatre cents ans dura cet esclavage, presque sur toute la Slavie du Sud ; il dure encore sur la plus grande partie de ces peuples slaves.

DES CROATES ET DES BULGARES.

Si nous nous abstenons de démontrer les intrigues du cabinet de Vienne contre la nationalité des Croates et des Serbes en Autriche, il nous suffirait d'un exemple pour démontrer quels malheurs ont dû souffrir et souffrent encore les Bulgares, avec leurs frères serbes en Turquie, sous un joug qui semblerait trouver de l'appui chez toutes les puissances de cette Europe chrétienne et civilisée !

En Bulgarie, près de la frontière de la Serbie, les Turcs sont allés prendre un prêtre bulgare ; ils ont fait

un grand feu ct, ayant empalé sur une broche de bois le pauvre prêtre comme on ferait d'un mouton, ils l'ont rôti ; pendant cette opération, la femme de ce prêtre (les prêtres grecs se marient), sans chemise, toute nue, fut forcée de danser autour du sacrifice pour satisfaire à la férocité des mahométans.

Ce fait historique se passait en dix-huit cent quarante.

Mais ici encore, c'est le peuple serbe qui attire surtout l'attention. Plus il a été puissant, plus il a dû souffrir ; mais aussi il a montré plus de vie que les autres, et s'est vengé souvent sur ses oppresseurs.

DES SERBES.

LA TYRANNIE DES TURCS.

Si de pareilles brutalités en Bulgarie ne sont pas rares de nos jours, on comprendra facilement qu'elles ne cessaient d'être répétées sur nos ancêtres durant tout le temps qui nous sépare de celui de notre ancienne indépendance.

Le taureau (bik) de Roudnik.

Sans aller plus loin, mentionnons seulement les amusements d'un fameux Turc qui vivait au village de Roudnik en Serbie, en 1803. Les manières ingénieuses de ses cruautés lui valaient le nom de *taureau* (bik) de Roudnik. Accompagné de ses nombreux serviteurs, il allait visiter tous les jours nos villages. La nouvelle de son arrivée donnée, tout le village devait se rassembler. Les serviteurs de l'aga choisissaient alors trois filles les plus belles et les conduisaient à la rencontre du malfaiteur. Les « trois reines » (c'est le nom que les Turcs ont donné à ces filles) accompagnaient en chantant « le taureau », qui, arrivé à la cabane pour lui préparée dans le lieu désigné, faisait danser tout le village, tandis qu'il s'amusait avec les trois reines, qui, la nuit arrivée, devaient partager son lit. Le lendemain il quittait un village pour se rendre à un autre, et ainsi de suite, toujours pour s'amuser à sa manière. On compend que, dans une réunion de toutes les femmes et filles du village, les serviteurs du taureau ne manquaient pas d'imiter leur maître.

Le supplice du pal.

Les hommes soupçonnés de l'estime populaire, même dans leur village, étaient pris et empalés. Le cœur fré-

mit lorsqu'on entend nos vieillards raconter comment tel et tel ont été empalés, quelles douleurs ils souffraient restant vivants sur le pal, souvent pendant trois jours; comment des chiens venaient manger les pieds à ces victimes encore vivantes.

La Néboïcha.

Beaucoup d'autres Serbes qui, aux yeux des Turcs, ne paraissaient pas assez humbles, étaient saisis et arrachés pour jamais à leur famille, jetés dans la fameuse prison de Belgrade qui prit le nom de Néboïcha, parce qu'on y jetait ceux qui ne craignaient pas les Turcs. Peu sont sortis de ceux qui entraient dans ce souterrain, où, selon nos chants populaires, il y a de l'eau jusqu'aux genoux, où les serpents se croisent, et les amas d'os humains s'élèvent jusqu'aux épaules.

TROIS ÉLÉMENTS

AUXQUELS ON DOIT LA CONSERVATION DE LA NATIONALITÉ SERBE :

LA RELIGION, LES CHANTS POPULAIRES ET LES HAJDOUKS.

LA RELIGION.

Nos monastères et nos mœurs.

Opprimé par un ennemi puissant et injuste, ne connaissant pas d'ami sincère et vengeur, le génie du peuple serbe dut se renfermer en lui-même. Là, dans la conviction de l'injustice qu'on lui faisait, il a dû chercher de la justice dans la croyance à un être plus fort que tout tsar.

La religion chrétienne fut bien capable de l'y fortifier; mais l'exercice de son culte partout poursuivi, tant d'anciennes églises détruites et la construction de nouvelles empêchée, il arriva que dans beaucoup de contrées des particuliers, cédant à la force, embrassèrent l'islamisme.

Heureusement, nos mœurs contenaient quelque chose de mystérieux, partant religieux; et lorsqu'on célébrait

les fêtes dans les familles ou dans les villages, on pensait y célébrer en même temps le nom de Dieu : par conséquent, l'espérance de plaire à son saint, par là à Jésus-Christ et à Dieu, a dû nous tenir forts dans l'exercice de ces fêtes, ainsi que dans l'accomplissement de certains devoirs chrétiens. La manière de célébrer ces fêtes chez soi en facilita l'exercice.

Malgré la destruction des églises, il en restait encore, surtout en Serbie ; car là, des églises avaient été bâties du temps même de nos rois, et par eux-mêmes, au milieu des forêts, dans des lieux isolés et impénétrables. Ces églises portent le nom de *monastères*. Là, auprès de ces maisons saintes, le peuple se rassemblait de temps à autre pour entendre la parole de Dieu, et dans ses prières lui communiquer ses douleurs. Les réunions populaires auprès des monastères se nomment *sabore*.

Dans ces maisons saintes, dont la fréquentation était si désirée, chacun se sentant en présence de Dieu, dans cette foule de fidèles et nationaux désirant s'entretenir de leurs malheurs, chacun croyant à l'existence de la vie nationale, il en résultait que tous retournaient chez eux forts en espoir, pleins d'amour, qu'ils ne manquaient pas d'inspirer aux autres personnes de la maison.

La conservation de la religion, qui a contribué à la conservation de la nationalité, est donc due à nos

monastères et à nos mœurs; ce qui explique aussi pourquoi notre croyance chrétienne est si nationale et si belle.

NOS CHANTS POPULAIRES.

Les héros.

Le désastre inattendu de Kossovo a frappé tellement l'esprit du peuple, que son imagination resta pour ainsi dire liée à Kossovo. Et lorsque plus tard, sous le joug pesant de ses ennemis, il fut réduit jusqu'au néant, le peuple, sentant bien son impuissance, a dû chercher du soulagement à ses douleurs dans le souvenir de sa puissance. L'histoire de ce souvenir, mise en vers, personnifiée dans nos héros, forme nos chants.

C'est ainsi que le sort tout entier des Serbes est représenté, et le peuple personnifié dans le héros *Kral'iévitch Marko*, outre tant d'autres personnages, où le peuple se caractérise lui-même, tant dans les bonnes qualités de l'homme que dans ses penchants mauvais.

L'habitude journalière de chanter cette histoire, seul et en société, devint un devoir de la rappeler à toutes les fêtes de famille, villageoises et nationales. Cette histoire devint une partie essentielle de la fête même, et de même *qu'on voulait plaire au saint*, et par son in-

termédiaire à Dieu, en accomplissant *la partie religieuse*, *on voulut aussi s'identifier avec les héros* qui ont versé leur sang pour la religion et la patrie, en accomplissant la *partie nationale*, c'est-à-dire en mentionnant leurs faits glorieux.

De même que les hommes chantent l'histoire des héros, les filles aussi ont mis en vers les récits des faits des héroïnes, outre leurs chansons de tendresse et d'amour.

L'influence donc de nos chants populaires pour la conservation de la nationalité est grande, d'autant plus que ces chants furent pour le peuple la seule source de l'histoire de sa gloire, et la chronique de sa vie pendant ses souffrances.

PORTRAIT PITTORESQUE

DES HAIDOUKS SERBES,

Leur mission sainte, leurs lois consacrées.

Fort dans la croyance à un Dieu qui est juste et qui aime ses fidèles, ranimé de l'héroïsme par les chants qu'il entend partout, irrité par les Turcs qu'il voit tous

les jours venir fouler aux pieds sa vieille mère, violer sa fidèle femme, — le Serbe jure la vengeance.

D'un coup de hache il tranche la tête au coupable, et avec les armes qu'il lui prend, il va trouver la liberté et chercher du bonheur dans nos vertes forêts.

Dès lors, il porte le nom de *haïdouk* (1), et cherche à s'en montrer digne.

La bannière de ce nom significatif et respecté ne manqua pas de réunir tous ceux qui avaient du courage pour échanger la maison contre la forêt. Des groupes se formèrent dans des forêts différentes. Ils étaient augmentés souvent, complétés toujours par de nouveaux venus.

Cette nouvelle société avait des lois coutumières mieux observées que toutes les constitutions.

1° Le devoir naturel, partant la mission commune de tout haïdouk, est la poursuite de ses oppresseurs et des violateurs de sa religion et de ce qui lui est cher.

2° Plutôt mourir que de se rendre aux Turcs, ou si l'on est surpris et saisi, expirer sur le pal (2), sans proférer de cris, telle est la devise des haïdouks.

---

(1) Le mot de brigand ne donne pas l'idée de ce nom de haïdouk, respecté chez nous.

(2) Les Turcs les empalaient toutes les fois qu'ils pouvaient les saisir. Le supplice du pal est un des plus cruels que l'on ait jamais pu inventer. Il existe encore chez les Turcs. Il consiste à en-

3° Poursuivre les oppresseurs sans repos, gagner seulement pour vivre, et vivre librement dans la probité et la bravoure, tel est l'esprit du haïdouk.

4° Les haïdouks agissent chacun pour tous et tous pour chacun.

5° En conséquence, il est du devoir de tout haïdouk de conserver traditionnellement le souvenir de leurs camarades tués, et de les venger, serait-ce même au neuvième degré, sur les descendants de l'auteur du crime.

6° Chaque groupe (en serbe société) a son chef nommé *arambacha* auquel tous les camarades obéissent.

7° Si la société est obligée de se séparer le 26 octobre, pour aller passer l'hiver chez des amis secrets, tout camarade doit se trouver inévitablement le 23 avril au lieu convenu dans la forêt.

Chaque société de haïdouks avait sa forêt, comme lieu de son séjour ordinaire, d'où les défenseurs du peuple se précipitaient sur les malfaiteurs. Mais ils se rendaient aussi dans des contrées et sur des lieux éloi-

---

foncer dans le fondement du supplicié un pal qui traverse ses entrailles, à le planter ensuite en terre, et à laisser la victime mourir dans les souffrances de l'agonie, à laquelle viennent se joindre les tortures de la soif. On prenait le soin de laisser le supplicié bas, et on laissait les chiens manger les pieds de la victime vivante.

gnés; en un mot, *ils se montraient partout où les appelaient la voix du peuple souffrant et l'occasion d'une belle vengeance.*

Ainsi à la fois vengeurs des victimes et poursuivant les oppresseurs, les haïdouks ne tardèrent pas à être reconnus, par le peuple opprimé, comme ses défenseurs.

Le peuple, personnifiant la mission des haïdouks dans les noms immortels de *Starina Novak*, avec *Déli-Radiwoïé, diété Grouitsa* (l'*enfant* Grouitsa) et leur trente camarades, glorifiait dans ses chants leurs faits et les transmettait ainsi à la postérité pour l'imitation.

On voit combien nos haïdouks, en se portant vengeurs des victimes et défenseurs des souffrants, ont contribué à la conservation de la nationalité serbe.

Tout vrai chrétien s'indignerait en entendant parler des brutalités dont nous n'avons fait ici qu'une mention. Mais un homme d'État se demanderait peut-être si ce peuple vit encore.

Oui, il vit encore, et il a conservé les éléments propres à lui garantir un avénement glorieux pour récompenser ses longues souffrances.

Oui, il vit encore, et il a donné des signes éclatants

de sa vie. Si ses faits ne sont pas connus des étrangers, ce n'est pas sa faute, c'est plutôt son malheur.

Si la gloire du nom de Napoléon a mis tant de grands noms dans l'obscurité, comment les coups de nos canons en bois de cerisier auraient-ils pu se faire entendre devant ce bruit des armes françaises?

TROISIÈME PARTIE.

ÉPOQUE DE LA DÉLIVRANCE.

DES BULGARES ET DES CROATES.

Nous en dirons quelques mots dans la cinquième période en traitant de la révolution serbe de 1848.

DES SERBES.

PREMIERE PÉRIODE (1804 - 1815).

LA PREMIÈRE RÉVOLUTION.

KARAGEORGE,

Commandant en chef de la nation serbe, depuis 1804 jusqu'à 1813, mort en 1817.

Le pays qu'entourent le Danube et la Save, la Drina et le Timok s'appelle aujourd'hui *Serbie*. Ce n'est qu'une petite partie de l'ancien empire serbe. Mais couvert de forêts immenses, ce petit pays paraît être,

par la nature même, destiné pour le foyer de notre vie nationale, pour le porteur des destinées de tous les Serbes. Par là, l'intérêt des Slaves du Sud étant commun, la Serbie parait être le centre naturel de leurs mouvements.

C'est dans ce pays de Serbie qu'éclata, au printemps de 1804, la *grande révolution serbe « pour la religion, la liberté et la patrie,* » avec laquelle commença aussi l'époque de la délivrance.

Dans la première réunion du peuple armé, Karageorge fut choisi pour chef de la nation.

La guerre, qui dura dix ans, fut sanglante. En présence d'un ennemi qui, il y a un siècle, fit trembler l'Europe, nous, qui fûmes pendant quatre cents ans esclaves des Turcs, nous, privés de tout, nous avions devant nous les Turcs abondamment pourvus. A leurs canons de bronze nous n'avions, au commencement, à opposer que nos canons de cerisier. Mais si les Turcs se battaient avec acharnement pour la domination, les Serbes se battaient avec désespoir pour la vie et la liberté.

Les noms de Haïdouk Velko, Louka Lazarévitch, Katitch Yanko, Potsérats Miloche, Boguitchévitch Anto, Tcharapitch, Stanoïe Glavache, Tchoupitch Stoïan, Moutape, Prota Matia et de tant d'autres héros resteront toujours dans le souvenir du peuple.

Outre les autres lieux et champs de bataille, Michar

fut notre Marathon, Kaménitsa nos Thermopyles (1).

Pendant toute cette guerre, Karageorge déploya son génie, et en peu de temps nous vîmes l'intérieur de la Serbie débarrassé de tous les Turcs.

Karageorge était tout-à-fait un homme extraordinaire. Il était d'une rigoureuse sévérité ; mais c'était seulement par là qu'on pouvait maintenir l'ordre et assurer le succès de la guerre.

Il était juste (2), il fit respecter les mœurs et les lois;

---

(1) La tour des Têtes-Serbes, élevée par les Turcs après le désastre de Kaménitsa, reste comme témoignage du patriotisme serbe et de la férocité turque. Formée en quadrat, cette tour contient neuf cent cinquante-deux (952) têtes. Elle est située à un quart d'heure de Nissa. Issidore Stoianovitch en a fait une fidèle description. De pareilles brutalités n'empêchent pas cependant les journaux démocratiques français de prêcher l'alliance de la France avec la Turquie. *S'allier avec la Porte contre les pauvres chrétiens de la Turquie, c'est s'allier avec Mahomet contre Jésus-Christ. Pourrait-on accuser alors les chrétiens de la Turquie s'ils s'alliaient avec un puissant peuple chrétien pour combattre à la fois les infidèles oppresseurs et les chrétiens traîtres?* Dernièrement encore on lisait dans la *Presse*, journal de M. de Girardin, de longs articles où on faisait une apologie de l'humanité de certains Turcs envers les malheureux chrétiens de la Turquie. Qu'on compare!...

(2) Son frère Marinko avait violé une pauvre jeune fille. Sur sa plainte, Karageorge fit arrêter son frère, et demanda au peuple réuni : « Que mérite celui qui aurait fait telle et telle chose, et qui par là aurait violé les lois et contrevenu à nos mœurs? » « La mort! » telle fut la réponse du peuple, que Karageorge fit exécuter immédiatement.

mais il respectait lui-même la volonté du peuple, qu'il appela souvent en assemblée.

Sans ambition ni combinaison pour la gloire, conduit par le seul esprit national, Karageorge s'est fait grand et immortel, parce que la nature l'a doué d'une grande âme.

Défendant l'indépendance extérieure, il établit l'autorité et l'ordre dans l'intérieur. Avec le concours du fameux Dossitay Obradovitch, appelé Anacharsis serbe, il organisa les écoles et sembla garantir ainsi le progrès et l'avenir du pays.

Mais avec quelle douleur nous allons voir ce qui s'est passé en 1813!

LA CHUTE DE 1813.

L'été de cette année, les Turcs se préparèrent de nouveau à envahir la Serbie. De notre côté on faisait aussi des préparatifs.

Mais le 21 septembre 1813, Karageorge traverse la Save, et passe en Autriche (1). Plusieurs voïvoda imitent son exemple.

---

(1) De là, après avoir souffert beaucoup de l'autorité autrichienne, Karageorge s'en alla en Russie. En 1817, il revint secrètement en Serbie, où il trouva la mort. Miloche, étant déjà devenu chef de la nation, ordonna de le tuer.

Cette nouvelle : « *Karageorge s'est réfugié en Allemagne,* » passe comme un éclair dans toute la Serbie, où elle ne trouve que ce cri : « *Sois maudit !* »

Un voile mystérieux couvre la cause du départ du grand homme ; mais le résultat prévu de cet éloignement inattendu fut fâcheux pour la Serbie.

En effet les Serbes ne pensaient qu'à chercher un asile, les Turcs ne faisaient que massacrer.

Parmi les Serbes, les uns coururent dans les fôrets, les autres se dirigèrent vers Belgrade pour passer en Autriche ; mais atteints par les Turcs, des milliers furent la victime du sabre des mahométans ou des vagues de la Save et du Danube.

L'histoire connaît peu de pareils massacres et ravages.

Pendant dix ans d'une guerre sanglante, on n'avait pas versé autant de sang qu'on en répandit pendant ces quelques jours.

Ce pays magnifique devint un désert, et la Serbie une patrie ravagée.

Mais cet état de choses ne put pas durer deux ans. Le peuple, ayant goûté une fois de l'indépendance nationale, ne pouvait plus supporter l'oppression étrangère.

DEUXIÈME PÉRIODE (1815-1839).

LA SECONDE RÉVOLUTION.

MILOCHE,

Voïvoda sous Karageorge, en 1815 chef de la nation, en 1830 prince de la Serbie: en 1839 il quitte sa patrie.

« *Rester unis et mourir plutôt que de se soumettre aux ennemis,* » telle fut la devise de la seconde révolution qui éclata en Serbie, en 1815.

A la place de Karageorge hors de la Serbie, fut choisi pour chef de la nation Miloche Obrénovitch, auparavant voïvoda, qui n'avait pas quitté la patrie au moment de son désastre.

Préférant la forêt de Roudnik dans la Serbie au pays étranger de l'Autriche, Miloche resta fidèle aux sentiments nationaux, et il en fut récompensé.

Guerrier courageux sur le champ de bataille, politique habile dans les difficultés diplomatiques, il a su gagner la bataille et profiter de la victoire.

En 1830, la Serbie est reconnue par la Porte et les autres cabinets comme principauté indépendante dans

son intérieur et Miloche pour prince héréditaire de la Serbie (1).

Davidovitch, qui vivait à cette époque, et Issaïlovitch fondèrent nos écoles d'aujourd'hui, et Ephrem Obrénovitch s'est distingué par zon zèle pour la civilisation et par ses secours pour la littérature serbe.

---

(1) On peut lire sur le prince Miloche l'ouvrage publié par son fils en 1850 à Paris. L'intitulé de l'ouvrage est « *Miloche Obrénowitch*, ou coup d'œil sur l'histoire de la Serbie depuis 1813 jusqu'en 1839. »

TROISIÈME PÉRIODE (1839-1842).

LE PREMIER TRIUMVIRAT.

VOUTCHITCH, AVRAM PÉTRONIÉVITCH, EPHREM OBRÉNOVITCH.

Le prince Miloche, outre son grand éloignement de nos mœurs dans sa vie privée, tourmentait les fonctionnaires ; et ceux-ci opprimaient le peuple.

Alors trois hommes se portèrent comme défenseurs de l'un et protecteurs des autres.

C'étaient Voutchich, Avram et Ephrem Obrénovitch, frère de Miloche. Lïubitsa, femme du prince Miloche, fameuse par son esprit révolutionnaire, célèbre par son courage, joignit à eux son importance, et alors ceux mêmes qui ne le voulaient pas furent obligés de les suivre.

Le peuple, réuni sous les armes à Belgrade, écoutait les adversaires de Miloche, sans l'entendre, ni même le voir. Des mesures furent prises pour qu'il ne se montrât pas.

L'accusation faite, sans la défense portée, y a-t-il à douter du résultat ?

La fureur du peuple fut produite jusqu'au comble ; des cris : « *Tuons-le* » se firent entendre.

C'est alors que les triumvirs, sachant profiter du moment, se portèrent comme défenseurs de la vie du chef de l'État. Pendant qu'ils feignaient de calmer le peuple, ils cherchaient à persuader Miloche du danger.

L'abdication de Miloche, en faveur de son fils aîné, fut obtenue (le 13 juin 1839).

Au bruit des coups de canon et au son des cloches, entouré de ses adversaires et des prêtres en habit d'église, accompagné du peuple, Miloche s'embarqua sur la Save, et quitta la Serbie, pour se rendre en Valachie (1839).

Choisi par le sénat et confirmé par le peuple, le triumvirat gouverna la Serbie presque pendant un an ; car Milan, fils aîné de Miloche, mourut dans le premier mois de son avénement au trône, tandis que son frère Michel était parti avec son père.

La *constitution* (1) (datée du 24 décembre 1838), qui est notre loi organique encore aujourd'hui, fut promulguée, et beaucoup d'autres décrets, ayant force de loi, furent rendus sous le règne de ce premier triumvirat.

---

(1) Un examen historique et philosophique de cette constitution ne serait pas sans intérêt pour nos compatriotes; il montrerait combien notre indépendance intérieure fut méconnue.

MICHEL OBRÉNOVITCH,

Fils de Milosche, prince de la Serbie depuis 1840 jusqu'à 1842.

Il arriva à Belgrade en 1840. Son installation mit fin au pouvoir du triumvirat. Et bientôt Voutchitch et Avram, qui s'étaient déjà brouillés avec Ephrem, oncle de Michel, et Liubitsa, sa mère, et avaient fait des projets secrets avec la Porte, furent déclarés adversaires du gouvernement.

Poursuivis, ils se rendirent avec Miloutin Garachanin et autres partisans en Turquie, et cherchèrent asile chez l'ennemi de la patrie.

Raditchévitch (espèce de Richelieu) était à cette époque ministre de la justice et de l'instruction publique. Avec son concours, le jeune prince a fondé la société des savants, la caisse des écoles, etc., etc. Mais ce ministre voulait fonder aussi des fabriques en Serbie. A cet effet, il voulut forcément exproprier le village Jarkovo (près de Belgrade).

« A quoi te serviront ces fabriques? Tu as un bon traitement, cela te suffit, » disaient les paysans de Jarkovo.

« Cela restera à mes enfants, leur répondit Raditchévitch.

« Et nos fils, que feront-ils? » demandèrent nos villageois. « Envoyez-les forger le fer » (1), fut la réponse courte du représentant de la *justice*, ministre du fils de Miloche.

« Nous verrons, » fut le cri unanime des paysans offensés.

---

(1) Il faut savoir que chez nous ce sont les Bohémiens qui font ce métier.

QUATRIÈME PÉRIODE (1842-1848).

LE SECOND TRIUMVIRAT.

VOUTCHITCH, AVRAM PETRONIÉVITCH, MILOUTIN GARACHANIN.

Ces trois hommes, avec leurs partisans, amnistiés tous par le prince Michel, vinrent à Belgrade au printemps 1842, et travaillèrent avec audace à un nouveau changement du chef de l'État.

L'augmentation de l'impôt, sans appeler ni consulter l'assemblée nationale, la décision que la glandée des forêts nationales, auparavant libre, appartiendrait désormais à l'État et serait adjugée, furent les causes principales du mécontentement du peuple. Les révolutionnaires en trouvèrent beaucoup d'autres. Tout cela fut répandu parmi le peuple pour l'exciter contre le gouvernement, notamment contre les ministres qui, du reste, n'étaient pas populaires. « *Qu'est-ce qu'un monsieur (gospodine) ? Dieu seul est Seigneur (gospodine), et nous sommes tous frères.* » Un pareil langage, qu'il n'était pas rare d'entendre parmi les villageois, s'appliquait aux ministres et grands dignitaires, qui voulaient, disait-on, se faire distinguer

du peuple et introduire une *soudia* (administration et juridiction), qui ne convenait pas au peuple; « *car autre chose est le peuple allemand, autre chose le peuple serbe. Ce peuple a son rède* (*sa manière*).

Au mois d'août, même année, tout était prêt.

Avram entretenait chez le pacha de la forteresse de Belgrade la faveur, déjà préparée, de la Porte. Voutchitch et Garachanin se rendirent dans l'intérieur; l'un pour rassembler le peuple dans Barochévats (village du département de Belgrade, arrondissement de Koloubara); l'autre pour prendre Kragouiévats (ville au milieu de la Serbie).

Outre ces deux points importants, les autres révolutionnaires devaient soulever le peuple le même jour sur beaucoup d'autres lieux.

Voutchitch parvint à Kragouiévats, et la révolution éclata partout. Mais Miloutin Garachanin ne fut pas aussi heureux. Au milieu du bois de Lissovitch, à la moitié du chemin de Barochévats, un groupe de gens armés était venu pour recevoir et accompagner « *le vrai homme du peuple.* » Mais déjà, à l'entrée du bois, Garachanin est atteint par les soldats que le gouvernement a envoyés à sa poursuite.

Fuyant devant les cavaliers, le vieillard est atteint d'un coup de pistolet; il tombe de son cheval, et après un autre coup de lance, que lui donne un des cavaliers, Miloutin Garachanin expire en prononçant ces mots: « *Je meurs, mais notre cause réussira.* »

La nouvelle de la mort de Garachanin, puis l'entrée immédiate du prince Michel dans l'intérieur du pays, sa marche rapide vers Kragouiévats avec les soldats et le peuple armé qu'on avait rassemblé, tout cela découragea tous les insurgés, et pour ainsi dire étouffa l'insurrection.

Mais Kragouiévats était déjà dans les mains de Voutchitch.

Les révolutionnaires doivent la victoire au courage et à l'habileté de Voutchitch ; et lui, sa réussite à la trahison de Novakovitch, qui commandait la garnison de Kragouiévats.

Les uns disent que le prince Michel n'a pas voulu verser le sang serbe dans une guerre civile. Les autres affirment qu'il n'a pas eu le courage de se défendre. Les uns enfin sont disposés à croire que notre prince a pensé que des puissances étrangères viendraient le mettre sur notre trône.

Mais, quoi qu'il en soit, le prince Michel, après avoir été repoussé de Kragouiévats, poursuivi et attaqué par Voutchitch, à Jabaré (village sur le chemin de Kragouiévats à Belgrade), quitte là son armée de quinze mille hommes, prend le chemin de Belgrade, passe la Save et va à Semlin, en Autriche (le 29 août 1842). Des consuls ont conseillé au prince Michel de se rendre à la forteresse de Belgrade. Il ne l'a pas voulu, et il a eu raison.

Voutchitch, en s'approchant de Belgrade, augmente

toujours son armée, avec laquelle il couvre ce vaste champ de Vratchar, près de Belgrade. C'est là, dans ce camp du peuple armé, qu'on va délibérer immédiatement, en plein air, et décider promptement qui sera désormais le chef de la nation.

La famille Obrénovitch fut exclue de la patrie, celle de Karageorge fut élevée au trône.

Le triumvirat (1), après avoir fixé « *pravou narodskou* » (le droit du peuple) et sévi comme « le tribunal révolutionnaire » de Paris, cède (en droit après deux mois et en fait après un an) le pouvoir au prince Alexandre, nouvellement choisi.

ALEXANDRE KARAGEORGÉVITCH,

Prince régnant de la Serbie (choisi le 2 septembre 1842).

C'est le second fils de Karageorge. Sous le règne du premier triumvirat, il lui a été permis de rentrer de la

---

(1) Stoïan Simitch a su prendre la place de Miloutin Garachanin; mais Crassus dans l'opinion publique, il n'a été que beau parleur. Il est mort en 1851. L'autre triumvir Avram Petroniévitch, qui fut, à partir de cette époque, ministre des affaires étrangères, est mort en 1852, à Constantinople, où il était allé pour régler quelques affaires.

Valachie, où il s'était établi, en Serbie. Sous le prince Michel il a été son aide-de-camp. Sous le règne du second triumvirat, il fut choisi par le peuple au camp de Vratchar comme prince, et c'est lui qui règne encore en Serbie.

LA PRISON KOULA.

Au mois de janvier 1844, il y a eu une conspiration en faveur de la famille Obrénovitch. Découverts par la police vigilante, les conspirateurs furent arrêtés. Le tribunal extraordinaire, organisé à Kragouiévats pour les juger, se distingua par sa manière d'examiner. Les inculpés ont été mis dans la prison de Gourgoussovats, désignée tout simplement sous le nom terrible de « *Koula* ». M. Nikolitch, chef au ministère de l'intérieur, s'est distingué par ses projets ingénieux de torture; et un chef trimestriel de Koula, nommé Kosta Antonovitch, a perpétué son nom par l'exécution inhumaine de ses fonctions de surveillance. Mais il faut rendre justice aussi aux manœuvres du consul Danilevski, qui a montré plus d'une fois son habileté en séduisant des partisans de la famille Obrénovitch.

VOUTCHITCH,

Dictateur en 1844.

Un groupe de réfugiés en Autriche passa, au mois de septembre 1844, près de Chabats, en Serbie, et essaya un nouveau et dernier soulèvement en faveur de la famille Obrénovitch. Un jeune homme, Stoïan Jovanovitch, conduisait l'entreprise.

Le récit de « l'Obore » de Chabats, et l'appréciation de la dictature que le gouvernement conféra alors à Voutchitch, nous entraîneraient trop loin. Bornons-nous à dire que le soulèvement fut étouffé et ne se renouvela plus depuis lors ; et remarquons à l'honneur de Novakovitch, commandant un bataillon et partisan déclaré de Voutchitch, qu'il dit un jour à ce dernier : « *Si tu n'es venu, Voutchitch, que pour battre et pour tuer, sache que je tournerai immédiatement mon bataillon et m'en irai.*

A partir de cette époque, Voutchitch est resté inactif, excepté quelques manœuvres qu'il fit lors de l'assemblée de Kragouiévats en 1848.

Il est maintenant en retraite (ukaze d'octobre 1852).

Voutchitch est aimé du peuple, comme Périclès ; il est redoutable à ses adversaires, comme Cromwell, et puissant dans le peuple comme Wallenstein dans son armée.

CINQUIÈME PERIODE (1848-1853).

LA TROISIÈME RÉVOLUTION SERBE

OU

LE MOUVEMENT GÉNÉRAL DES SLAVES DU SUD.

DES CROATES.

Depuis la délivrance de la Serbie, le mouvement des Croates le plus important est celui de 1848. Comme il y a cependant des coïncidences entre ce mouvement et la révolution serbe, nous en traiterons ensemble.

DES SERBES.

I. DES [illegible] [illegible].

Pour le moment, nous devons nous dispenser de rechercher d'où est venue l'impulsion de la révolution serbe. Nous laissons donc les Serbes en Serbie, de même que la société de la jeunesse serbe de Belgrade;

nous laissons aussi l'assemblée nationale de Kragouiévats et les manœuvres coupables de quelques fonctionnaires; nous laissons tout cela, et nous passons à la partie de notre peuple chez lequel éclata la troisième révolution serbe, comme continuation des deux premières, qui ont eu lieu en Serbie en 1804 et en 1815, et dont nous avons déjà parlé.

II. DES SERBES EN AUTRICHE.

Il nous faut faire une petite introduction, avant de parler de la guerre de 1848.

Les pays serbes (*en Autriche*), faisant jadis partie de l'empire serbe, tombèrent ensuite au pouvoir des rois des Madjares. Nous savons que les Croates, jadis indépendants, se lièrent avec les Madjares.

Tous ces pays tant serbes et croates que madjares furent et sont encore désignés sous le nom de *Hongrie.*

On sait que toute la Hongrie, conservant le titre de royaume, tomba au pouvoir de la maison d'Autriche.

Les *pays madjares* (portant cependant à l'étranger le nom général de Hongrie) conservèrent leurs constitutions.

L'ensemble des pays serbes, n'ayant aucun nom particulier et séparé par suite des intrigues religieuses

et de la conversion d'une partie du peuple au catholicisme romain, se trouve divisé en deux parties principales : celle qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *Voïvodstvo*, et celle de la *Slavonie* et de la *Dalmatie*.

Ces deux derniers pays serbes réunis avec la Croatie portaient avec elle le nom de *Triple-Royaume*. Ce royaume, quoique compris à l'étranger sous la dénomination générale de Hongrie, avait cependant une certaine administration indépendante de la diète de Presbourg.

Nous savons que Douchan, empereur des Serbes, avait établi la dignité de patriarche serbe. En 1690, le patriarche Arséni Tcharnoïévitch, pressé par les Turcs, vient s'établir avec trente mille familles serbes chez ses frères en Autriche, dans les pays qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *Voïvodstvo*. Une partie du peuple fut placée le long de la frontière, et eut pour mission de la défendre contre l'envahissement des Turcs. De là cette *milice serbe* de cent mille hommes qui servent à leurs frais et de leur sang l'empereur d'Autriche.

En vertu des traités conclus par le patriarche Arséni avec l'empereur d'Autriche Léopold, tous les Serbes devaient être gouvernés par leur chef. Ce chef portait le titre de despote ou de *voïvoda*. Mais l'Autriche, qui n'a rien de saint, ne pouvait pas longtemps souffrir le respect dû aux traités. En effet, le voïvoda George Brankovitch fut pris par trahison, et jeté par le gou-

vernement de l'Autriche en prison, où notre héros, après vingt-deux ans de souffrances, mourut en 1722.

Comme il ne fut plus permis d'élire un nouveau voïvoda, le peuple concentra le pouvoir ecclésiastique et temporel dans le *patriarche.*

Mais la politique autrichienne fit changer ce titre significatif contre celui de *métropolite.* Son pouvoir temporel peu à peu s'éteignit tout-à-fait et passa à la diète de Presbourg, qui commença alors la politique de madjarisation ouvertement, de même que le cabinet de Vienne poursuivait auparavant celle de germanisation, mais par l'intrigue.

LA GRANDE ASSEMBLÉE DU PEUPLE SERBE,

TENUE A KARLOVITS, LE PREMIER DU MOIS DE MAI 1848.

Dans l'état que nous venons de décrire, nous arrivons à l'année 1848, et la révolution de Vienne éclate.

Au commencement, les hommes littéraires ou politiques madjares, serbes et croates, semblaient être d'accord pour agir en commun contre l'*ennemi de tous,* laissant chacune de ces trois nationalités libre et indépendante.

Pendant ce temps le cabinet de Vienne sut extraire

toute la *milice serbe* de la frontière et l'envoyer en Italie. L'accord des trois nationalités semblait continuer.

Mais lorsque les Madjares obtinrent tout ce qu'ils exigeaient, lorsque le trône de la maison d'Habsbourg fut ébranlé et lorsqu'on vit le peuple serbe en Autriche privé de sa force par l'extraction et l'envoi de ses soldats en Italie : alors Kossuth, se sentant assez fort, déclara : *qu'il n'y aurait en Hongrie* (1) *que la nationalité madjare, et que ce serait l'épée qui en déciderait.*

Cependant le peuple serbe commença à se rassembler. Le lieu de réunion fut Karlovits, petite ville sur le Danube, près de Peterwaradin. C'est là que résidait le métropolite serbe. Les Serbes y accouraient de tous les côtés. L'assemblée fut ouverte par un discours du métropolite le 1er mai 1848. Le peuple se rappela son ancien voïvoda Brankovitch, son patriarche, ses traités conclus avec l'Autriche, et en connaissance de son droit, il choisit un général nommé *Chouplicats* comme *voïvoda*, et éleva son métropolite *Raïatchitch* à la dignité de *patriarche.*

Les pays de *Banat*, de *Batchka* et de *Srème* (une

---

(1) Nous avons remarqué que, sous le nom de *Hongrie*, on comprend non seulement les pays des Madjares, mais aussi les pays serbes et croates. Il s'y trouve des Valaks aussi.

partie de la Slavonie) prirent le nom de « *voïvodstvo serbe ;* » et, comme un tout, devaient être gouvernés par le voïvoda. La Slavonie et la Dalmatie devaient se réunir à la Croatie et rester sous le gouvernement du ban. Selon les conventions faites, le voïvodstvo et la banovina (la Croatie avec la Dalmatie et la Slavonie) devinrent alliés.

Cette nouvelle arrivée à Pesth, Kossuth ordonna à Grabovski, commandant de la forteresse de Peterwaradin, de faire une attaque à l'improviste contre Karlovits.

Le jour de la Trinité, Grabovski sortit de la forteresse avec l'armée madjare, s'approcha de Karlovits, et attaqua à l'improviste la ville tranquille et hors de toute défense. Heureusement, beaucoup de Serbes (de la Serbie) se trouvaient ce jour-là à Karlovits. Les Madjares, après avoir pris une partie de la ville, incendié quelques maisons, tué quatorze hommes et blessé quelques femmes, furent forcés de retourner honteux à la forteresse.

Cette petite bataille entre les Serbes et les Madjares fut le premier signe de la fameuse guerre hongroise.

Cette petite bataille eut aussi pour résultat de rappeler aux Serbes de se préparer pour la guerre.

Le peuple de Serbie prit une part active dans la cause de ses frères, les Serbes de l'Autriche. Ce secours est représenté par l'ex-sénateur, à cette époque, le

héros *Knitchanin* (1) qui, avec M. Petrovitch, a commandé cinq ou six mille hommes venant de la Serbie (2). Knitchanin a joué aussi le rôle principal dans les décisions des affaires du voïvodstvo.

Le voïvoda Chouplikats se trouvait avec l'armée en Italie, lorsqu'il fut choisi. Il ne revint au voïvodstvo

---

(1) On nous mande, il y a quelques mois, que M. Knitchanin a accepté le titre héréditaire de baron d'Autriche que lui a offert l'empereur Joseph. Nous ne le pouvons pas croire; car, abstraction faite du mépris de nos belles mœurs et du crime politique envers le pays, l'intérêt propre de Knitchanin tôt ou tard serait compromis, sa gloire noircie et son nom souillé d'infamie.

L'opinion publique était satisfaite en 1849 lorsque M. Garachanin, à cette époque ministre de l'intérieur de la Serbie, refusait d'accepter la décoration d'un ordre que lui envoyait l'empereur d'Autriche, à la fin de la guerre hongroise. Notre ministre disait à M. Meïerhoffer, qui apportait les insignes de la décoration et remerciait M. Garachanin des services rendus à l'empereur Joseph : « Je n'ai rendu aucun service à votre empereur; si j'ai fait quelque chose pendant votre guerre hongroise, je l'ai fait par devoir et pour le peuple serbe, et s'il en a eu profit, je suis assez récompensé. »

(2) Nous mentionnons avec honneur le nom d'Arsa Stephanovitch, né en 1827, au Lévatch en Serbie, étudiant à la faculté de philosophie de Belgrade, membre de la *Société de la Jeunesse serbe,* et mort en 1849. Il représente le mieux l'esprit de la jeunesse de Serbie. Il commandait une compagnie de soixante-dix hommes, et se battit à leur tête avec courage. Dans la bataille d'Arade, il passa avec sa compagnie la rivière Moriche gelée, prit d'assaut quatre canons à l'ennemi, et les fit apporter à l'armée serbe.

que tard, et y mourut subitement d'un attaque d'apoplexie.

Outre le patriarche, *M. Stratimirovitch*, recommandé surtout par son intrépidité dans les batailles, fut depuis lors dans l'opinion publique chef supérieur de la nation et le vrai représentant de sa cause.

L'Autriche semblait au commencement soutenir moralement les Madjares ; mais quand elle les vit mêlés dans la guerre avec les Serbes, elle montra sa politique.

Feignant de prendre la cause des Serbes et des Croates pour la sienne, elle fit prendre par les derniers Vienne, commandé et gouverné par Aula (1).

C'est alors que l'Autriche commença franchement la guerre contre les Madjares.

Mais sa force étant surtout tournée contre les Italiens, pour vaincre le patriotisme et le courage des descendants des Romains, et les Madjares fortifiés par l'arrivée des Polonais avec Bem et Dembinski, — l'empereur Joseph se vit obligé d'appeler les Russes à son secours et de donner par là le rôle de vainqueur et de sauveur à l'empereur Nicolas.

Tout le monde connaît le résultat de la guerre.

---

(1) La salle des séances des étudiants, maîtres de Vienne à cette époque.

Les Madjares n'ont plus cette diète puissante de Presbourg, le voïvodstvo serbe n'a plus son voïvoda, et la Croatie a un ban qui est plus de nom que de fait. Le sort de la Slavonie et de la Dalmatie n'est pas non plus amélioré.

III. DES SERBES EN TURQUIE (HORS DE LA SERBIE).

Nous mentionnerons ici seulement les Monténégrins.

MONTÉNÉGRO.

Depuis la délivrance de la Serbie, le mouvement le plus important des Monténégrins est la guerre qui a lieu en ce moment entre eux et les Turcs.

Jetons d'abord un coup d'œil sur l'histoire (1) des Monténégrins, avec cette remarque dès à présent que les Monténégrins sont Serbes et que leur nom n'est que des provinciaux.

ÉPOQUE DES BANS.

Monténégro s'appelle en serbe (qui est aussi monténégrin) *Tsrna Gora* (la Montagne noire). Avec la fort eresse

---

(1) Voyez sur tout cela *Istoria Tsrné Goré*, publiée par Siméon Miloutinovitch ; Belgrade, 1835.

de Spouje, les contrées et tribus de Pipéri, de Biélopavlitchi, Liéchkopolié, Ponar, Vragnina, Podgoritsa, Jabiak, Monténégro formait anciennement la province qui s'appelait *Zéta,* divisée par la rivière de Moratcha en deux parties. Elle était administrée par des *bans* qui dépendaient des rois serbes à la manière dont les *grands vassaux* (duc de Bourgogne, duc de Normandie, etc.) étaient soumis, au x[e] siècle, aux rois de France. La ville de Jabiak était chef-lieu de la banovina de Zéta.

Le ban Balcha.

A l'époque de la bataille de Kossovo (1389) le ban de Zéta s'appelait *Balcha,* gendre du tsar serbe Lazar, au secours duquel il allait avec son armée. Mais étant encore en route, il reçut la nouvelle du désastre de Kossovo, et retourna dans sa province.

Les bans Tsrnoïévitch.

Balcha avait un fils, Strachimir ou Tsrnoïé, duquel viennent les Tsrnoïévitchi. Tsrnoïé avait deux fils: Stephan, qui était ban, et Bojidare qui conduisait l'armée monténégrine au secours de Scanderbeg, au milieu du xv[e] siècle, contre les Turcs.

Le fils de Stephan s'appelait Yvane (Tsrnoïévitch) et fut un excellent ban. Mais après des batailles sanglan-

tes, les Turcs s'emparèrent de Jabiak, et Yvane perdit une partie de ses pays désignée sous le nom de Basse-Zéta. C'est dès lors Tsetigné qui est la résidence des chefs de Monténégro.

Yvan Tsrnoïévitch, célèbre dans nos chants populaires, quitta dans sa vieillesse Monténégro et alla chercher du secours en Italie chez les chrétiens contre les Turcs.

Le ban George Tsrnoïévitch.

Yvane avait deux fils : George, qui était ban, et Stanicha, qui s'en alla avec quelques compagnons à Constantinople, où il espérait obtenir du sultan les pays qu'on avait ôtés à son père Yvane.

Les promesses du sultan décidèrent Stanicha et ses compagnons à accepter l'islamisme ; mais ils revinrent à leur patrie et y restèrent sans voir les promesses du sultan remplies.

Les descendants des compagnons de Stanicha restèrent dans l'islamisme, et c'est ainsi que s'introduisit en Monténégro la religion mahométane, qui dura jusqu'à la fin du XVII[e] siècle.

Ce mal ne découragea pas l'esprit de George. Il continua à défendre son pays. Il acheta à Venise l'imprimerie qu'il fit apporter en Monténégro, pour y faire imprimer des livres de l'Église.

George quitta dans sa veillesse la patrie et alla chercher en Italie des secours contre les Turcs. Le vieillard mourut dans l'étranger sans obtenir aucun succès de ses efforts.

George, en quittant sa patrie, avait recommandé au peuple l'évêque (vladika) *Vavil*, comme conseiller pour tout ce qui concernait les affaires du pays. George n'a pas laissé de remplaçant pour éviter tout soupçon et pour faire penser aux Turcs que le pays est comme conquis, n'ayant plus de tête.

ÉPOQUE DES VLADIKAS.

George ne laissa point d'enfants, et l'évêque (vladika) Vavil, de conseiller qu'il était au commencement, devint peu à peu chef de la nation. Depuis lors, jusqu'au prince actuel, le Monténégro fut gouverné par les évêques, dont il y a eu dix-huit.

Le vladika Vassarion.

Sous le gouvernement du dixième vladika (*Vassarion*), les Monténégrins étaient alliés de Venise et aidèrent celle-ci à prendre *Novi*. Les Monténégrins, trahis par leur alliée, Venise, et les Turcs, aidés des apostats mon-

ténégrins, Tsétigné se vit un jour la proie de l'armée turque. C'était sa première prise. Mais bientôt les Turcs furent chassés et Monténégro reprit sa liberté.

Le vladika Daniel Niégoche.

Le douzième évêque, *Daniel*, était né au village Niégoche, situé aux pieds de la forêt Lovtchène qui s'élève au-dessus de Cattaro.

Choisi par le peuple, en 1697, comme vladika, Daniel en fut investi par le patriarche des Serbes (en Autriche) en 1700.

Appelé en *foi* par Démir-Pacha, le vladika se rendit chez lui. Mais à sa grande surprise, il fut saisi et pressé d'embrasser l'islamisme. Les tortures qui suivaient le refus constant du vladika furent horribles. Enfin, il en fut délivré pour 600 ducats autrichiens que payèrent au pacha les Monténégrins.

L'apostasie monténégrine devint insupportable en Monténégro. (Nous avons mentionné plus haut comment l'islamisme s'est introduit entre les Monténégrins.) Les Monténégrins chrétiens convinrent de massacrer un jour tout ce qui ne fait pas la croix. Cela fut exécuté, et depuis lors l'islamisme fut pour toujours exterminé du Monténégro.

A l'époque de Daniel, un Serbe, né en Hertségovin,

se trouvait en Russie comme favori de Pierre-le-Grand, auquel il apprit l'existence de Monténégro.

Et en 1711 (3 mars), une lettre de l'empereur apportée par un Serbe, Miloradovitch, appela les Monténégrins à la guerre contre les infidèles. Les Monténégrins suivirent avec joie l'appel du tsar qui leur promettait alliance.

Pierre-le-Grand conclut bientôt la paix, et le Monténégro se vit seul en face d'un ennemi qui faisait trembler l'Europe. En 1714, le grand-vizir Tchouprili conduisait une armée de 120,000 janissaires. La résistance ne fut pas possible. Tsetigné fut pris pour la seconde fois et le pays ravagé; mais les Monténégrins ne furent pas vaincus. Ils se sauvèrent dans des forêts profondes, et le vladika Daniel se cacha dans une grotte.

Les barbares s'éloignèrent enfin du Monténégro, et nos héros se rassemblaient de nouveau autour de leur chef, comme des abeilles autour de la mère-abeille.

Le vladika Daniel fut le premier qui, en 1715, est allé en Russie demander l'aumône pour la reconstruction des églises détruites par les invasions des janissaires.

Le vladika Vassilie Niégoche.

Le quatorzième vladika, *Vassilìe*, alla aussi en Russie pour demander des secours. A cette époque, c'était

Élisabeth Ire qui régnait en Russie. L'impératrice voulut fonder un régiment serbe (polk srbski). A cet effet, des Monténégrins furent envoyés à Moscou. Là, on commença à leur apprendre l'exercice, mais on leur donna pour chef un étranger. Les Monténégrins demandèrent en cri un Serbe pour chef. L'autorité n'y fit pas attention.

Indignés pour cela, nos braves Monténégrins se décidèrent à quitter ce pays, où on ne veut pas ce que désire le peuple. Et un beau jour, armés de fusils et de yatagans, avec les strouka (espèce de châle servant de manteau) sur les épaules et le sac sur le dos, nos soldats monténégrins se présentèrent devant l'autorité et demandèrent un passeport. On leur dit que ce n'est pas là, mais bien à Kiève qu'on délivre des passeports pour eux.

La petite troupe se met aussitôt en route pour aller chercher Kiève. Arrivés à Kiève, on leur dit qu'on ne peut pas leur donner des passeports. Les Monténégrins répondirent tout simplement : « *Adieu* (sbogom) ! *dans notre pays il n'y a pas non plus de passeports.* » Et ils continuèrent leur chemin.

Le vingt-cinquième jour du départ de Moscou, la petite troupe arrive à Leybach (près de Trieste), d'où elle reprend la route pour Monténégro et y arrive saine et heureuse.

Dans le monde inconnu qu'ils avaient à traverser, les

Monténégrins ont voyagé sans guide; dans les vastes pays qu'ils avaient à traverser, nos guerriers montagnards ont marché à pied. Le jour ils suivaient la route qu'on leur indiquait, et le soir ils se couchaient sur la route, là où la nuit venait les trouver.

C'est ainsi que le régiment serbe, fondé en Russie par Elisabeth, fut détruit sans qu'il laissât de traces.

Le vladika Vassilie se mit une seconde fois en route pour la Russie, où il mourut le 10 mars 1766.

A cette époque Catherine II ayant mis son mari Pierre III en prison, le bruit courait partout de sa disparition.

Stépan-le-Petit.

Le vieux vladika Sava II Petrovitch, qui s'est de bonne heure désisté du pouvoir en faveur de son neveu Vassilie dont nous venons de parler, n'était qu'une ombre de pouvoir en Monténégro après la mort de Vassilie, car un nouveau vladika ne fut pas nommé.

Profitant de cette faiblesse de pouvoir en Monténégro et du bruit de la disparition de Pierre III, conseillé enfin peut-être par les Vénitiens, un homme, nommé *Stepan-le-Petit* (mali), se donna pour Pierre III, empereur des Russes. Cette nouvelle passe comme un éclair dans les pays opprimés par les Turcs, et les chré-

tiens souffrants accouraient de toutes les contrées autour de ce nouveau messie.

Cet homme est, selon toute probabilité, né en Dalmatie ; il ne parlait que le serbe, et vivait depuis longtemps dans le village Tsernitchani, près de Boudva, non loin de Cattaro. Il était là dans une maison comme serviteur.

Toutes les affirmations du vieux vladika Sava, que cet homme n'est pas Pierre III, n'aidèrent point. Stepan-le-Petit passe en triomphe le Monténégro et les pays environnants.

Une lettre de l'impératrice Catherine II, apportée le 6 août 1769, par le prince Dolgorouki, appela de nouveau les Monténégrins à la guerre contre les Turcs. Les héros infatigables des forêts reçurent avec joie cette nouvelle, mais c'est avec grande tristesse qu'ils virent partir Dolgorouki, qui après avoir mêlé à la guerre nos pauvres, mais honnêtes montagnards, les quitte maintenant sans leur laisser de munitions, et sans leur donner de l'argent de quoi en acheter.

Stépan-le-Petit, qui, même malgré les assurances contraires de Dolgorouki, resta chez le peuple comme Pierre III, tsar de la Russie, gouverne encore pendant quelques années le pays. En tout, son règne dura sept ans.

Atteint d'une explosion de rochers, qu'on voulait percer avec de la poudre our ouvrir une route,

Stépan-le-Petit reçut beaucoup de blessures et perdit la vue.

Depuis lors il vécut dans le village Bertcheli, où deux ans après il fut assassiné par son serviteur. C'était un Grec qui se donnait seul le nom de Stanko.

Le vladika Pierre Ier Niégoche.

En 1778, Pierre Ier (Petrovitch) est reconnu vladika à Karlovits par le métropolite serbe (en Autriche).

De là Pierre Ier alla à Vienne demander du secours pour son pays contre les Turcs. Il demande des munitions, et le gouvernement lui donne la permission d'en acheter, car on savait qu'il ne le pouvait pas.

De Vienne il alla en Russie et demanda encore des munitions, mais il n'en obtint là pas plus qu'à Vienne.

De la Russie, il prit le chemin de Berlin. Il croyait obtenir là quelques secours de Frédéric-le-Grand, dont l'ancêtre avait donné une croix en or au vladika Daniel. Arrivé à Berlin, le pauvre pèlerin apprend que le grand homme est mort, il y a quinze jours.

De Berlin le vladika Pierre Ier retourne dans sa patrie, qu'il trouve moitié soumise aux Turcs.

Le vladika voit alors que les grands monarques promettent beaucoup, mais ne tiennent rien ; le pauvre

gardien de l'ombre de l'ancienne liberté serbe (il faut remarquer pour ce monde en Occident que les Monténégrins sont Serbes aussi bien que les habitants de la Serbie) s'aperçoit enfin combien nous sommes fous de verser notre sang lorsqu'on nous fait un appel seulement, et combien ces chrétiens civilisés sont perfides lorsqu'ils n'entendent pas la voix d'un allié sincère. Le serviteur de Dieu, père du peuple, se persuade avec tristesse que les rois veulent bien des instruments, mais pas d'amis. Et ce n'est pas étonnant, puisque, encore de nos jours, le premier représentant (comme il le dit) du sauveur des hommes veut nous convertir d'hommes que nous sommes dans la Bosnie, en brebis de Sa Sainteté. Il est curieux ce pâtre qui nous veut pour brebis, et qui cependant fait avec le loup qui nous opprime un gracieux échange de saluts fraternels et *partage* avec lui bien des cadeaux !

Dans la conviction de pareilles injustices, le chef monténégrin résolut de ne plus être qu'un homme et un Serbe, et de ne plus compter sur personne, n'ayant vu que des *personnages* trompeurs ; mais d'espérer en Dieu et de s'appuyer comme toujours sur soi-même.

Prenant alors dans une main la croix, dans l'autre le sabre, le vladika parcourt sa patrie, relevant l'esprit des Monténégrins devenus en partie tributaires des Turcs, et combattant avec ces héros, les oppresseurs du christianisme.

En peu de jours les forêts noires virent revivre la liberté qui est leur symbole.

En 1788 (17 avril), Joseph II, empereur d'Autriche, appela les Monténégrins contre les Turcs. Grande fut la joie des montagnards lorsqu'ils virent la troupe autrichienne de quatre ~~mille~~ hommes passer en Monténégro, emportant avec soi beaucoup de *munitions*. Mais plus grande encore fut la surprise de ces hommes indépendants, lorsque quelque temps après on leur manifesta l'intention perfide de l'empereur Joseph en leur disant : « Que la terre sera à celui qui la labourera, mais que les lieux forts appartiendront à l'empereur. »

Cela dit, tout était fait. L'alliance cessa et la troupe autrichienne sortit de Monténégro.

Le vladika Pierre Ier vécut en paix après cela, et chercha à organiser et fortifier son pays. En 1796 il rendit quelques lois. Il est mort en 1830 (18 octobre.)

Le vladika Pierre II (Petrovitch) Niégoche.

Le successeur de Pierre Ier était Pierre II, qui reçut en Russie son investiture à la dignité de vladika (évêque). Il vivait en paix avec tous ses voisins. Il concentra mieux le pouvoir, donna des lois et établit l'autorité pour régler les différends des tribus qui les jugeaient

auparavant seules et avec les armes. Il créa une médaille d'or qui porte l'effigie de Miloche Obilitch d'un côté et de l'autre les mots : « Pour la bravoure. » Il publia (1847 à Vienne), outre quelques autres livres, *la Couronne de la forêt*, ouvrage dramatique qui reste comme le plus beau monument de l'époque et la meilleure caractéristique du peuple serbe. Cet ouvrage est traduit en italien.

Pierre II était un homme instruit. Il parlait l'allemand et l'italien, et s'occupait des lettres de même que du gouvernement de son pays.

Il mourut en 1851.

EPOQUE ACTUELLE.

I COUP D'ŒIL SUR LA SITUATION GÉOGRAPHIQUE DE MONTÉNÉGRO (1).

Monténégro confine au nord à l'Hertségovin, à l'est et au sud à l'Albanie, à l'ouest à la Dalmatie. Sa superficie peut se prendre à 150 milles carrés, et la po-

---

(1) Voyez sur tout cela un article publié par M. Popowitch dans le *Glasnik Drovjtra Srbské Slovesnosti I*, à Belgrade en 1847.

pulation à 200,000, qui donne 25,000 guerriers. Monténégro se divise en 11 arrondissements (nahia), savoir : Katoun, Riéka, Liéchka, Tsrmnitsa, Brdo, Moratcha, Pipéri, Koutchi, Ouskok, Rovtsa, et Grahovo, qui se subdivisent en cantons (knéjina).

L'arrondissement de Tsrmnitsa, qui a 7 cantons (knéjina), est la meilleure contrée de Monténégro.

Il y a trois grandes vallées, celle de Pachtrovits entre Monténégro et la Dalmatie; celle de Tsrmnitsa, et celle de Tsétigné dont la largeur est de 1,000 pieds, et la longueur de 6,000 pieds, et qui est entourée des montagnes dont les sommets sont ordinairement divisés et aigus, et s'élèvent à 200 pieds de hauteur.

La montagne de Kom sépare le Monténégro de l'Hertségovine. A l'est s'étend la chaîne des forêts Ostrojka, au sud se trouve la montagne de Soutorman et à l'ouest Biéla-Gora.

La plus grande rivière du pays est Tarnotevits, puis viennent Tsrmnitsa et Moratcha, et toutes se jettent dans le lac de Skoutari.

Le Monténégro confine au lac de Skoutari (dont la longueur est de 12 lieues et la largeur de 4 lieues), il en a en possession un tiers, où les Monténégrins pêchent une grande quantité de poisson.

Des trois routes ou plutôt sentiers qui traversent Monténégro, l'un conduit de Cattaro à Tsétigné.

Les habitants de Monténégro sont tous Serbes et de

la religion grecque. Ils sont tous libres et égaux, chaque tribu a son chef (staréchina) qu'elle choisit seule. Le lien le plus fort de l'unité monténégrine est le sentiment d'indépendance nationale et la nécessité d'une défense commune. Le prince actuel, Daniel Ier, jeune homme de 24 ans, est chef supérieur (kniaze) et il est laïc. Un autre de sa famille est choisi pour l'évêque (vladika), et il a l'autorité ecclésiastique, tandis que le prince n'a aujourd'hui que le pouvoir temporel. Tsétigné est le chef-lieu du pays.

Presque chaque village a son église ; il y a en outre dix monastères. Il peut y avoir 25 moines et 230 prêtres.

Les Monténégrins vendent leurs produits aux foires qui se tiennent à Cattaro et à Boudva, deux fois par semaine.

Dans le pays vient le blé, mais mieux le maïs. Il y vient encore d'autres fruits.

II. GUERRE ENTRE LES MONTÉNÉGRINS ET LES TURCS.

A Pierre II succéda son neveu.

Daniel Ier, (Petrovitch) Niégoche.

L'année 1852, Daniel alla en Russie pour recevoir l'investiture à la dignité d'évêque. Mais à St-Péters-

bourg, dans une audience, il dit à l'empereur qu'il aimerait mieux être *prince* (knïaze) et rester laïc.

Cela obtenu, il demanda à l'empereur de reconnaître l'indépendance de Monténégro, ce qui fut accordé.

Retourné dans sa patrie, le prince Daniel Ier recevait des hommages de fidélité que les chefs des tribus venaient de tous les côtés lui témoigner. Au moment même où le prince envoie des lettres aux pachas voisins pour leur annoncer son arrivée et la paix en laquelle il désire vivre avec eux, la nouvelle arrive que les Turcs ont pris un troupeau de trois cents brebis et qu'ils ont tué deux enfants monténégrins.

Le prince dit alors aux chefs des tribus, dont on avait enlevé le troupeau : « Allez et faites ce que vous savez, mais ne touchez pas à ce qui appartient aux chrétiens et n'attaquez pas le nizame (l'armée régulière du sultan). »

Les représailles entre les tribus monténégrines et les Turcs envahisseurs produisirent cette guerre sanglante dont les forêts noires sont aujourd'hui la scène.

Le jeune héros Daniel Ier conduit dans les combats ses guerriers montagnards pour la défense de la foi chrétienne en Turquie, et Omer-Pacha commande les troupes turques pour la domination de l'islamisme.

Omer-Pacha est né en Croatie, où sa mère, à laquelle il donne une pension, se trouve encore. Il a fait ses études à l'école militaire de Vienne. Plus tard, il embrassa l'islamisme en échange du catholicisme romain.

Plus d'une fois, il exprima le désir de se battre contre les Autrichiens et contre les Russes, pensant probablement que ces derniers sont semblables aux pauvres *raïas* (les chrétiens soumis) de la Bosnie. Toutefois, il faut reconnaître que Omer-Pacha est le meilleur soldat de l'empire turc, mais aussi ne le cède-t-il à aucun Turc dans la persécution des chrétiens.

La guerre que fait Omer-Pacha contre le Monténégro ne diffère en rien de celle que faisait, en 1826, Ibrahim-Pacha contre la Morée. C'est une guerre d'extermination complète de la population monténégrine, qui est comme une introduction à l'extermination de la nationalité serbe que se propose vraisemblablement la Porte.

La chrétienté s'émut alors, et toute l'Europe s'arma pour les Grecs.

Si aujourd'hui lorsqu'on veut exterminer les Serbes de Monténégro tout le monde se tait, parce que les Serbes sont *Slaves*, — peut-être qu'un *chef puissant* ne gardera pas longtemps le silence, puisque un seul mot *sincère* de lui suffirait, dans un moment de *désespoir*, pour remuer un monde de quatre-vingts millions d'âmes.

En résumé, le Monténégro, pendant toute l'époque de l'esclavage serbe (depuis 1389), resta indépendant quoiqu'il fût dans une guerre éternelle contre les Turcs; et malgré la perte de quelques contrées et la prise deux fois de Tsétigné par les Turcs, ils ne pou-

vaient jamais conquérir toute la *forêt* et subjuguer tous les Monténégrins. Et lorsque pendant une époque de trois siècles le croissant triompha de la croix, le Monténégro resta dans ce vaste empire ottoman le seul pays contre lequel se brisait toujours la puissance des armes ottomanes comme se brise la mer contre un récif. Défenseur imprenable de sa liberté, Monténégro formait le seul et unique asile des chrétiens persécutés, alors qu'un tiers de l'Europe gémissait sous le joug mahométan et le reste du monde européen tremblait au nom du conquérant barbare.

Aujourd'hui la Turquie peut tuer tout ce qui fait le signe de la croix, elle peut peut-être exterminer toute la population monténégrine, mais tant qu'elle vivra, et avant que le Monténégro soit devenu un désert, Abdul-Medjid n'en sera pas maître.

En connaissance de cette vérité, la Porte a résolu de ne pas conquérir Monténégro, mais d'exterminer sa population tout entière.

Cela explique pourquoi Omer-Pacha fait incendier les maisons de tous les villages qu'il prend, détruire tous les champs qu'il traverse, mettre aux fers toutes les femmes et les enfants pris, et les envoie à Salonique pour être transportés de là en Asie comme esclaves.

On voit donc que cette guerre est une guerre d'extermination de la population courageuse de Monténégro, ce qui peut être regardé avec raison comme une intro-

duction à l'extermination complète de la nationalité serbe, car les Monténégrins, il faut le répéter encore, sont Serbes de même que le sont les habitants de la Serbie, de la Bosnie, etc. Or, détruire le Monténégro, c'est nous couper le bras droit.

DES BULGARES.

Depuis que la Serbie est indépendante à l'intérieur, les Bulgares se sont soulevés deux fois, en 1842 et en 1850. Par suite du changement de gouvernement qui eut lieu à la même époque en Serbie, et par l'intervention des triumvirs, l'insurrection bulgare de 1842 fut étouffée dans son commencement. En 1850, une partie de la Bulgarie se souleva de nouveau. Le gouvernement de Constantinople, effrayé, confia l'intervention au gouvernement de Belgrade. Le prince Alexandre envoya alors en Bulgarie M. Alexis Simitch, ministre de la justice et de l'instruction publique à cette époque. Les Bulgares reçurent volontiers et avec confiance cet intermédiaire. Mais cela ne causa que dispersion au camp de Biélograde (1), sans que les malheurs des Bulgares fussent adoucis, ni aucune des promesses faites par la Porte remplie.

(1) C'est ainsi que s'appelait le lieu où s'étaient réunis les Bulgares armés.

APERÇU DE LA VIE POLITIQUE.

DES CROATES.

Malgré le courage connu des Slaves et le patriotisme ardent des Croates, ils n'ont pu fonder une indépendance intérieure, soit à cause de leur mauvaise situation, soit parce qu'ils sont en petit nombre. La Croatie est donc encore sous la domination artificieuse de l'Autriche, et a un ban pour chef, plus de nom que de fait.

DES BULGARES.

Les Bulgares restent encore sous le joug pesant des Turcs, soit parce qu'il leur est vraiment difficile d'améliorer seuls leur sort, soit parce que le peuple n'a pas un esprit entreprenant et fondateur.

DES SERBES.

La nature a donné une position merveilleuse au peuple serbe, et il semble être en nombre suffisant et posséder un esprit organisateur.

Les Serbes aujourd'hui sont :

1° En *Turquie ;* savoir : en Serbie (principauté), Bosnie, Hertségovin, dans une partie de l'Albanie, dans la Métohie ou ancienne Serbie et au Monténégro.

2° En *Autriche;* savoir : dans le voïvodstvo, en Slavonie et Dalmatie (1).

I. DES PAYS SERBES EN AUTRICHE.

1. *Le voïvodstvo*, formé en 1848, comprend le Banat, le Srême (partie de la Slavonie) et la Batchka. Il est

---

(1) L'ignorance complète de ces pays induit en Europe les journalistes et les géographes (par là les hommes politiques aussi) à des absurdités regrettables dont les conséquences peuvent devenir fâcheuses. Vous lisez dans les journaux et dans les livres traitant de la Bosnie, de Monténégro, de la Dalmatie, etc.; mais vous n'y apprendrez rien de ce qui est vrai ; vous ne pourrez pas même savoir quels sont ces pays-là, quel est le peuple qui les habite. On appelle les habitants de la Bosnie Bosniaks, ceux de Monténégro Monténégrins, ceux de la Dalmatie Dalmates, etc.; et on les place sur la même ligne que les Serbes, et on ne se doute pas le moins du monde que le dernier nom est le nom national de tous. Quand on nous donne des notions aussi inexactes d'un peuple qui habite en Europe, que penser des détails qu'on nous livre des petits peuples en Afrique ou en Asie ? Les habitants de Monténégro, de la Bosnie, de la Slavonie, de la Hertségovin, etc., sont Serbes aussi bien que les habitants de la principauté de Serbie, et les mots de Bosniak, de Monténégrin, etc., ne sont que des noms de provinciaux, de même que seraient les noms de Parisien, d'Orléanais, de Tourangeau, par rapport au nom général des Français.

sous la domination de l'Autriche et a pour chef un patriarche, le cabinet de Vienne n'ayant pas permis d'élire ni M. Stratimirovitch, ni un autre pour voïvoda, à la place du défunt Choupllikats.

2 et 3. Quant à la *Slavonie* et la *Dalmatie* (toutes les deux sous le règne de l'Autriche), on ne sait pas si la politique de Vienne laissera ces deux provinces former avec la Croatie un royaume comme on l'appelait autrefois.

4. La *péninsule d'Istrie* avec le chef-lieu de Trieste (1) est aussi sous la dépendance de l'Autriche. Vers les côtes de la mer on parle italien, mais dans l'intérieur de la péninsule, les paysans parlent serbe (2).

5. *Raguse*, en serbe Doubrovnik. Anciennement faisant partie de l'empire serbe, Doubrovnik forma plus tard une république indépendante et fut longtemps asile et foyer de notre littérature, éteinte partout ailleurs. Aujourd'hui Raguse appartient à l'Autriche.

---

(1) A Trieste, comme dans une ville commerçante, la population est de différentes nationalités. Les Serbes y forment une commune à part. Notre littérature doit beaucoup de son progrès au patriotisme de ces Serbes représentés par M. Koptchevitch.

(2) Voyez *Kovtchejitch* de M. Vouk, publié à Vienne, 1849.

6. Le petit *golfe de Cattaro.* Un peu au sud de Raguse, la mer Adriatique pénètre dans la terre et fait un canal qui s'étend au sud-est à douze lieues de longueur. De l'un et de l'autre côté du canal sont des villages serbes, et à l'extrémité du canal, du côté droit, est située la forteresse de Cattaro. La population du « bocche di Cattaro » est de trente-trois mille âmes. Ils sont tous Serbes (1). Cattaro avec le canal est aujourd'hui sous l'autorité autrichienne. Les journaux disent que la Russie fait des efforts pour s'en emparer. Anciennement le golfe de Cattaro appartenait aux rois des Serbes.

II. DES PAYS SERBES EN TURQUIE.

7. *Monténégro.* Voyez ce que nous en avons dit dans l'aperçu historique.

8. La *Mélohie* ou ancienne Serbie ; 9. la *Bosnie;* 10. la *Hertségovin* avec une partie de l'Albanie, faisant tous anciennement partie de l'empire serbe, tombèrent sous les coups des Turcs et gémissent encore sous leur joug. Il y a dans ces pays des Serbes qui sont de la religion mahométane, cependant ils parlent tous la langue serbe. Ils se révoltent souvent contre la Porte, parce qu'ils

---

(1) Voyez *Kovtchejitch* de M. Vouk, publié à Vienne en 1849.

n'aiment pas servir comme soldats et ne veulent pas se soumettre aux ordres d'Abdul-Medjid. Il y a aussi en Bosnie 260,000 Serbes de la religion catholique romaine. On sait quelles sont les intrigues de l'Autriche pour s'emparer de la Bosnie. Anciennement la Bosnie était une province des États serbes. Les Serbes de tous ces pays opprimés envient le bonheur de leurs frères en Serbie.

11. La *Serbie.* De tous les pays serbes, la Serbie seule et le Monténégro jouissent aujourd'hui d'une liberté intérieure enviée par tous leurs voisins. Nous venons de mentionner Monténégro; il nous reste à jeter un coup d'œil sur la Serbie qui, après de longues souffrances, s'est créé une indépendance qui, bien gardée, peut assurer un bel avenir à tous les Serbes.

DE LA SERBIE.

SON INTÉRIEUR.

Selon les traités conclus avec la Turquie, la Serbie forme aujourd'hui une principauté et est tout-à-fait

libre et indépendante quant à l'intérieur. C'est une monarchie constitutionnelle élective (1).

La superficie de la Serbie se compte à un mille de milles, sa population à un million. La rivière de Timok sépare la Bulgarie de la Serbie ; la Drina fait la frontière entre elle et la Bosnie ; la Save, puis le Danube séparent la Serbie des Serbes en Autriche et de la Valachie.

LÉGISLATION. — ADMINISTRATION. — JURIDICTION.

Selon *les lois écrites* (publiées sous le règne du premier triumvirat), et les *décisions verbales* (faites sous le second triumvirat en vertu des lois mémoriales) :

Le prince et le sénat (de dix-sept membres) ont le pouvoir législatif ;

Le prince et les ministres (au nombre de quatre) ont le pouvoir exécutif et administratif ;

Une assemblée nationale, tenue une fois chaque année (2), reçoit le compte-rendu par le gouverne-

(1) Selon la coutume, on choisit le chef de la nation presque toujours dans la famille régnante.

(2) Malheureusement, depuis 1842, l'assemblée nationale n'a été tenue que quatre fois : en 1843 (deux fois), en 1846 et en 1848.

ment, peut proposer tous ses vœux et doit être consultée sur les décisions législatives importantes.

Le *haut tribunal*, à Belgrade, est le troisième et dernier degré de juridiction pour toute la Serbie (1).

Il y a deux *tribunaux d'appel*, dont chacun a une moitié de la Serbie dans son ressort.

La Serbie étant divisée en *dix-sept départements*, il y a autant de *préfectures* et de *tribunaux de première instance*, outre la préfecture et le tribunal de première instance pour la ville de Belgrade, comme capitale du pays.

Les départements sont divisés en arrondissements, dont le nombre est de *cinquante-cinq*, avec autant de *sous-préfectures*.

Chaque arrondissement a plus ou moins de villages, dont presque chacun forme une *commune* (il n'y a pas de cantons).

Dans chaque commune, il y a un *tribunal de paix* de trois membres, dont l'un est président. Tous les trois sont choisis par le village, et ces membres ont en même temps l'administration de la commune.

Les mêmes tribunaux rendent la justice en matière

---

(1) On espère que M. Tsrnobarats fera transformer ce tribunal en celui de cassation, dont les fonctions sont remplies maintenant à la chancellerie du prince.

civile, en matière criminelle et correctionnelle. L'accusation est libre sur les trois matières.

Tous les fonctionnaires, tant judiciaires qu'administratifs et militaires, sont nommés sur la proposition du ministre compétent, par le prince, mais à vie, et ne peuvent être destitués qu'en vertu d'un jugement rendu par les tribunaux.

Les ministres sont nommés et révoqués à la volonté du prince.

Le président du sénat (d'après l'importance de sa place, le premier fonctionnaire du pays) est nommé à vie par le prince, sur la proposition du sénat, ainsi que les sénateurs, le secrétaire général et les autres fonctionnaires du sénat.

Tous les fonctionnaires sont payés par l'État.

Outre l'insertion dans le journal, les lois sont promulguées : d'abord, par le sous-préfet, qui les fait lire et expliquer devant le peuple réuni de l'arrondissement ; puis par le tribunal de paix, qui les fait lire de nouveau devant tous les citoyens de la commune.

Des lois communales furent rendues sous le premier triumvirat ; le second triumvirat fixa « pravou narodskou (le droit du peuple), mais la codification commença surtout sous le règne du prince actuel.

DU DROIT DU PEUPLE.

Ce droit consiste :

1° A tenir chaque année une assemblée nationale, qui devrait être consultée sur toutes les décisions importantes, et à laquelle le gouvernement rendrait compte de toutes les dépenses et de la situation financière.

2° A ne pas payer par an plus d'impôts que 25 fr. par tête mariée. La réception de l'impôt ne pourrait être faite que vers le 23 avril et le 26 octobre (1).

3° Le peuple veut qu'on juge vite et que la profession d'avocat soit supprimée (2). On ne veut pas pour

---

(1) Supposons qu'un village a 100 têtes mariées : la somme de l'impôt qu'il doit fournir sera de 500 francs. Cette somme est répartie entre les cent têtes selon la fortune, de manière à ce que les unes paient *plus* de 5, et les autres *moins* de 5. Tous les chefs des maisons réunis, le chef du village assisté des vieillards fait cette répartition deux fois par an (à deux époques de la réception de l'impôt).

(2) Remarquons qu'en Serbie les fonctions ministérielles ne sont pas vénales et transmissibles (comme, par exemple, en France). Grâce à la simplicité de nos mœurs, dont la loi ne devrait pas s'écarter, on n'y a pas encore établi des charges et créé des embarras qui rendent la justice inaccessible au paysan dans beaucoup de pays où des raisons financières dominent les sentiments d'équité. En France, par exemple, les taxes de la justice sont devenues cadastres des finances.

juges d'hommes qui ne connaissent pas ce que c'est que *ouvratina.*

4° Que la jouissance des forêts nationales soit libre et permise à tout le monde ; que les forêts communales appartiennent exclusivement à la commune.

5° Qu'on laisse libre la commune et qu'on ne s'en mêle pas.

6° Qu'il n'y ait pas d'incapables et plusieurs fonctionnaires de la même famille, et qu'on ne nomme plus pour de grands fonctionnaires les hommes qui ne sont pas de vrais Serbes, et qui ne connaissent pas « *comment se conduit le peuple* » (kako se vodi narode).

7° Que désormais tous soient d'accord et unis, surtout les grands fonctionnaires.

DU CODE CIVIL SERBE.

Ce Code a été publié le 25 mai 1844. Son rédacteur est M. Svétitch. Ce Code est divisé en trois livres, outre une introduction de trente-cinq articles.

Le premier article porte :

« Le prince, d'accord avec le sénat et se fondant sur la Constitution (oustave) du pays, donne ce Code civil pour la direction de tous les habitants et les tribunaux de la Serbie. »

L'art. 3	correspond à l'art. 1	du Code Napoléon.
L'art. 7	à l'art. 2	
L'art. 11	à l'art. 5	
L'art. 13	à l'art. 6	

Etc., etc.

L'art. 15 est ainsi conçu :

« La personne et la propriété du Serbe, avec tous les droits qui s'y rattachent, sont inviolables et restent à l'abri et sous la protection de la loi. *Cette protection des lois s'étend aussi sur les étrangers.* »

L'art. 19 porte :

« Sous le rapport du droit privé, nous sommes tous égaux devant les lois et la justice. »

En effet, non-seulement sous les rapports du droit privé, mais sous tous les autres, les Serbes sont égaux, puisqu'il n'y a point d'aristocratie (comme, par exemple, en Valachie), et puisqu'on ne peut donner des titres distinctifs et héréditaires à personne, on ne peut pas non plus donner des priviléges, ni attacher plus de droits à l'un que n'en pourrait avoir un autre.

LA RELIGION.

Le peuple est de la religion grecque, mais l'exercice de toutes les religions est libre.

Le patriarche de Constantinople est regardé comme chef de l'Église grecque; mais les affaires de notre église sont administrées et réglées par un synode, tenu annuellement à Belgrade.

Ce synode se compose d'un certain nombre de prêtres, de nos évêques, outre l'archevêque de Belgrade qui est son président, comme métropolite de la Serbie.

Le synode nomme les évêques et choisit le métropolite, sauf l'approbation du gouvernement pour tous, et l'investiture par le patriarche pour le dernier seulement.

Le synode forme aussi le deuxième et dernier degré de juridiction en matière ecclésiastique, pour toute la Serbie.

Le consistoire de chaque évêché en est le premier degré dans son ressort.

Le synode propose au ministre de l'instruction publique, mais ne statue pas.

Les prêtres sont nommés par l'évêque compétent, mais le plus souvent sur la demande de la paroisse.

Nos prêtres se marient, ils sont populaires et sont aimés du peuple (1).

(1) Si on continue de recevoir les étrangers (seraient-ils même Slaves) pour professeurs à Bogoslovia, ces bons rapports entre

Le prêtre serbe prie Dieu avec le peuple, dans l'église ou sous des arbres saints, pour sauver les hommes et bénir nos champs ; il se bat avec le peuple aux champs de bataille (1) pour la religion, la liberté et la patrie ; aussi se réjouit-il avec le peuple et il prend part à toutes ses fêtes.

L'INSTRUCTION (2).

L'enseignement se divise en primaire, secondaire et le haut enseignement.

---

le peuple et les prêtres seront nécessairement changés. Comment, en effet, un étranger, par exemple, un Russe, habitué à d'autres rapports et vie, peut-il instruire convenablement nos jeunes gens qui doivent vivre avec le peuple et se conformer à ses mœurs. Les conséquences seraient fâcheuses et il faut les prévenir.

(1) A l'époque de Miloche, dans une bataille contre les Turcs, l'archimandrite Mélenti prit un tambour et en battait pour encourager le peuple, qui, dans un moment de combat, allait être repoussé et dispersé.

(2) Comme on commence chez nous à combiner le système de l'enseignement allemand et de l'enseignement français, on peut en espérer un perfectionnement. Cela ne doit étonner personne. Il y a bien chez nous des difficultés à éloigner, mais il n'y a pas d'intérêts à vaincre (comme, par exemple, en France, où l'intérêt du prêtre est différent de celui de l'homme ; ou en Allemagne, où la politique du chef diffère du sentiment du citoyen).

I.

L'enseignement primaire (1) est payé par le peuple. Une ou plusieurs communes ont une école de trois classes, qu'on fait ordinairement en trois ans.

II.

L'enseignement secondaire est payé par l'État. Cet enseignement se fait aux gymnases, dont chacun a quatre classes, que l'on fait en quatre années. Des gymnases, on passe aux classes de rhétorique et de poésie, attachées au gymnase de Belgrade, et qu'on fait en deux années.

Dans les gymnases et les deux classes de rhétorique et de poésie on enseigne le latin et l'allemand.

Il y a à Belgrade une école de commerce de trois classes finies chacune en une année. On y apprend aussi l'allemand et le grec nouveau.

(1) Si, dans l'enseignement primaire, une grande amélioration est faite quant au plan même d'étude et au sort des maîtres, on le devra à M. Spassitch, qui en a présenté déjà le projet à la décision du sénat.

III.

L'enseignement supérieur est payé par l'État.

Il y a à Belgrade trois facultés. Celle de quatre ans, pour les théologiens, est à part (1); *les deux autres :* celle de philosophe et celle de droit, sont comprises sous le nom mal appliqué de *lycée.*

Des gymnases on peut passer à la faculté de théologie, et de la classe de poésie à la faculté de philosophie qu'on finit en deux années ; de celle-ci à la faculté de droit où on étudie pendant trois ans.

Pendant l'étude de la philosophie et des deux années de droit, on enseigne aussi le français.

Dans la faculté de philosophie, il y a une chaire de littérature française.

Dans la faculté de droit on enseigne :

1° L'Encyclopédie du droit ;

2° Le droit romain (les Instituts et les Pandectes) ;

3° Le droit naturel ;

4° La statistique (prise dans le sens allemand) ;

5° L'Économie politique ;

(1) La création de la faculté de théologie (Bogoslovia) est l'œuvre du métropolite de la Serbie, Pierre Yovanovitch.

6° Le Code civil serbe;

7° Le droit criminel;

8° La procédure;

9° Le droit administratif;

10° Le droit public (constitutionnel);

11° Le droit des gens;

12° L'histoire du droit slave.

Le recteur du lycée, c'est-à-dire des facultés de philosophie et de droit, est choisi chaque année dans une séance des professeurs.

Il y a à Belgrade une académie militaire (1) qu'on finit en quatre ans. On y peut entrer en sortant du gymnase et par voie de concours.

Dans cette école militaire tous les élèves sont payés, logés et nourris aux frais de l'État.

Dans toutes les trois facultés, de même qu'au gymnase de Belgrade, les classes de rhétorique et de poésie, et dans l'école de commerce, les étudiants pauvres sont aidés par l'État.

Beaucoup de jeunes Serbes sont envoyés aux frais de l'État à l'étranger pour y étudier.

En Serbie, personne ne paie ni pour les inscriptions

---

(1) C'est l'œuvre de M. Garachanin (Ilia) d'après le projet de MM. Magasinovitch et Zach.

(pour entendre le professeur en étudiant régulier), ni pour les examens à passer, ni pour les certificats à obtenir.

Nul ne peut être choisi pour prêtre s'il n'a pas fait ses études à la faculté de théologie (Bogoslovia), nul ne peut être nommé fonctionnaire ni administratif ni judiciaire s'il n'a pas fait ses études à la faculté de droit.

De la société de la jeunesse serbe de Belgrade (Droujina mladéji srbské).

Pour celui qui connaît les « Kneipe » de l'Allemagne et la « *Chaumière* » *de Paris,* il ne serait pas sans intérêt de connaître aussi la « Skoupchtina » des étudiants de Belgrade.

Le 15 juin 1847, les étudiants des facultés de philosophie et de droit se réunirent et fondèrent une association littéraire, appelée la « *société de la jeunesse serbe de Belgrade.* » Les statuts étaient faits, adoptés et confirmés en vertu des lois sur les écoles, par M. Brankovitch, recteur à cette époque. Le principal but de la société était : *l'exercice et le développement de l'intelligence des sociétaires;* son but secondaire : *par le travail de cet exercice et le développement de l'intelligence, d'être utile à la nation serbe.* Les séances étaient

publiques et elles se tenaient chaque dimanche. Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance, des membres montaient à la tribune et lisaient leurs compositions ou leurs traductions, ou ils prononçaient des discours sur différents sujets. Pendant ce temps, les membres, qui voulaient faire des observations, prenaient des notes, et à la fin de chaque lecture commençait la discussion. Le jour de fondation de la société, on tient une séance générale (*glavna skoupchtina*). La société a une bibliothèque augmentée par une masse de livres offerts par M. Petrovitch, une caisse établie par les offrandes des membres et de quelques hommes patriotiques, surtout pour le don de Stoïan Simitch (en 1848) de son frère Alexis (1850), et de Radowan Damianowitch. En 1849, la société a fait un ouvrage périodique (*Névène Slogué*), pour l'édition duquel Voutchitch a fait don d'une somme considérable. Le livre fut bien reçu partout. En 1850, on a décidé d'en faire publier la continuation en un second volume. Le « Névène Slogué » contient les compositions en vers et en prose et les traduction, de l'allemand et du français, toutes choisies parmi celles qui avaient été lues par les membres dans les séances de la société.

Les élèves de la faculté de théologie (Bogoslovia) fondèrent aussi en novembre 1847 une pareille société. Si elle n'a pas été maintenue, ce n'est pas sa faute, mais bien celle du métropolite.

Par les dons des particuliers il a été fondé sous le règne du prince Michel (en 1841) *une caisse des écoles.* Elle augmente par des offrandes annuelles, et est destinée au paiement de l'enseignement primaire, lorsque ses revenus y pourront suffire.

La même année (1841) a été fondée *une société de savants* (Droujtvo slovesnosti srbské), qui se divise maintenant en cinq sections : pour la langue serbe et la littérature, pour l'histoire, pour la philosophie, pour le droit et pour les sciences naturelles.

Il y a à Belgrade un magnifique *établissement pour les lecteurs* (Tchitalichté) où on trouve une belle bibliothèque et tous les journaux étrangers. Les étudiants des facultés y ont l'entrée libre. M. Micha Anastassiévitch, au secours duquel on doit beaucoup, pour la littérature et pour l'établissement de ce cabinet, préside le comité et l'assemblée générale des sociétaires.

On achète des livres pour fonder une grande *bibliothèque nationale.*

Le commencement est aussi fait pour la fondation d'un *musée national.*

La construction d'un grand *théâtre* est déjà commencée.

Sous le ministère de M. A. Simitch et d'après le projet de M. Christitch, il a été créé une *commission des écoles* (sorte de conseil *supérieur*). Elle répond au but de sa création.

DE LA LITTÉRATURE SERBE.

A l'époque de notre ancienne indépendance nationale, la politique et les soins des rois ont été principalement tournés vers les armes. Les autres connaissances et travaux scientifiques (qui consistaient dans la culture de la morale chrétienne et en remarques historiques) (1) furent abandonnés aux prêtres. Et comme il n'y avait pas à cette époque d'imprimerie, ces travaux sont restés dans les monastères.

Après la destruction de l'empire serbe (1389) la partie de ces travaux scientifiques a dû nécessairement se perdre ; l'autre, cachée dans les monastères, et conservée religieusement par nos prêtres y reste encore, avec beaucoup d'autres monuments de notre antiquité. Mais la plus grande partie en a été transportée avec les archives de l'État à Raguse, la petite république serbe, où notre littérature prit une forte racine, et fit des progrès.

De là notre littérature se porta en Dalmatie, où elle laissa de beaux monuments, et parvint plus tard en Croatie.

Pendant l'époque d'esclavage, pas une seule partie des

(1) La rédaction d'un Code serbe fait présumer qu'à l'époque de l'empereur Douchan on s'occupait aussi de la science du droit.

Serbes en Turquie n'a pu songer aux travaux littéraires. Monténégro resta libre de tout temps; mais il a dû consacrer le jour et la nuit à la conservation de son indépendance, cette étincelle de l'ancienne liberté du peuple serbe.

Les Serbes en Autriche dans le voïvodstvo commencèrent à s'occuper de la littérature après l'arrivée du patriarche Arsénie avec les trente mille familles serbes (1690).

La littérature serbe, sortie du foyer de l'empire serbe, prit pour ainsi dire deux chemins: celui du sud-ouest et celui de l'est-nord. Tous les deux semblaient aboutir plus tard au voïvodstvo (partie des pays serbes, en Autriche).

Mais après la délivrance de la Serbie (1804 à 1830), la littérature serbe, sans quitter les pays où elle a été soignée, se hâtait de retourner à son foyer primitif. L'ancienne résidence de l'empire serbe étant encore entre les mains turques, notre littérature s'est établie à Belgrade, où elle semble se fortifier de manière à ce qu'elle puisse jeter un jour, de cette nouvelle *capitale*, la lumière sur toute la Slavie du Sud.

Les Serbes au voïvodstvo se servirent au commencement pour la littérature de la langue de l'Église. Plus tard on mêla avec cette ancienne langue slave les mots serbes, d'où sortit la langue *slave-serbe* dont on se servit en littérature pendant un certain temps. *Dossitay* (né en 1739, mort en 1811) rejeta ce mélange

et commença le premier à écrire en langue serbe. La lutte qui en sortit fut terminée victorieusement par M. *Vouk* (Stephanovitch Karadjitch). Cet homme a établi la langue serbe telle qu'elle se parle dans le peuple maintenant.

Et aujourd'hui tous les Serbes et les Croates puisent dans les travaux de ce savant vieillard la connaissance de la langue serbe, qui est maintenant la seule et unique langue littéraire des Serbes et des Croates.

Les Serbes ont l'alphabet slave (la cyrillice) ; les Croates, étant de la religion catholique romaine, conservent encore les caractères latins.

La littérature *serbe-croate* (1) a pris aujourd'hui une bonne direction. A Belgrade surtout, on s'occupe du droit, des sciences économique, — politique et administrative. Le zèle est grand partout pour la recherche des monuments historiques, pour la langue et pour l'examen de la vie nationale.

Les sciences naturelles attirent aussi l'attention.

Les lettres sont de même soignées.

Seulement il est à regretter que l'histoire de la littérature soit négligée.

---

(1) Comme nous venons de le dire, c'est une seule et même littérature, puisqu'elle a la même langue (serbe) Donc, quand on trouve quelque part écrit tout simplement *la littérature serbe*, il faut y comprendre aussi celle des Croates.

Pour le peu de lumières qui ont été acquises sur la vie littéraire du peuple, nous devons remercier M. Soubotitch (1), et notre collègue, M. Yovan Ristitch (2).

DÉFENSE NATIONALE.

I. ARMÉE PERMANENTE.

Elle n'a que deux mille hommes, dont la moitié est casernée, et l'autre en congé. Elles se remplacent tous les trois mois. Le service est obligatoire pour tous les Serbes. Il est de quatre ans. Cette petite armée, créée pour la première fois par le prince Miloche, n'a pour but que de donner les sentinelles nécessaires au gouvernement, et de faire parade dans les cérémonies nationales.

On a soin surtout d'enseigner au plus grand nombre des soldats la manœuvre du canon. Nous avons mentionné déjà qu'il y a à Belgrade une académie militaire pour former des officiers.

Deux ou trois cents soldats restent ordinairement à

---

(1) *Grundzüge der serbichen Litteratur*, Wien, 1850.
(2) *Die neuere Litteratur der Serben*, Berlin, 1852.

Kragouïevats (ville au milieu de la Serbie); le reste est à Belgrade.

II. ARMÉE NATIONALE.

Le peuple étant belliqueux, tout armé et expert dans l'usage des armes, la Serbie pourrait facilement mettre en champ de bataille, même hors du territoire, cent mille hommes; auquel cas, les femmes, restant chez elles, laboureraient la terre et cultiveraient nos champs.

En cas d'invasion du territoire par les étrangers, la Serbie pourrait mettre sur pied deux cent mille hommes.

Si les frontières étaient envahies, le pays menacé de tous côtés, on quitterait alors les villes et les villages, chacun emporterait avec lui ses effets et on emmènerait le bétail, et alors lorsque nos champs fertiles, notre beau pays deviendrait un désert, — notre asile éternel, ces *forêts profondes et obscûres,* revivrait.

Où on n'arrive pas à cheval et n'amène pas de canons, où les bataillons ne marchent pas rangés, c'est là sous les arbres ou dans les petites cabanes que restent nos vieillards, nos femmes et nos enfants. Et alors tout ce qui peut porter le fusil va combattre.

AGRICULTURE, COMMERCE, CHEMINS.

Le commerce est libre. Il n'y a point d'octroi. L'im-

portation n'est pas non plus gênée par des douanes de frontières.

Indépendamment d'autres routes moins importantes, il y a une grande route nationale, qui conduit de Belgrade (1) à Constantinople. Cette route passe près de Semendria, de Yagodina, traverse Tchoupria et Alexinats, villes en Serbie, puis elle continue de la dernière ville et traverse Nissa, Sophie et Adrianople, villes en Turquie.

La terre est fertile, presque toute espèce de fruits méridionaux y vient. Mais les voies de communication ne sont pas encore bien établies et partout le cultivateur n'exploite pas autant qu'il le pourrait si le débouché lui était ouvert.

On conçoit donc que l'agriculture, quoique bonne pour suffire au pays, ne fait pas le progrès qu'on pourrait désirer pour cet élément le plus stable, et assurant

---

(1) *Belgrade* (*bel beo : blanc, et grade : ville,* — ville blanche), comme centre entre Vienne et Constantinople et située sur le confluent de la Save au Danube, fait un grand commerce. Liée par la Save avec la Croatie, par le Danube avec l'Allemagne d'un côté et la mer Noire de l'autre, si Belgrade était liée encore par un chemin de fer avec la mer Adriatique et par un autre chemin de fer avec Constantinople et Vienne, par là avec toute l'Europe occidentale, un grand avenir de puissance et de commerce ne pourrait pas manquer à cette capitale de la Serbie.

sous beaucoup de rapports l'indépendance d'un peuple, surtout du nôtre.

Près de Yagodina, il y a une fabrique de verrerie.

L'EXTÉRIEUR DE LA SERBIE.

I. PAR RAPPORT AUX PUISSANCES ÉTRANGÈRES.

Le sultan est souverain, sans pouvoir cependant se mêler de nos affaires intérieures. Les relations de la Porte avec le gouvernement de la Serbie se font par l'intermédiaire du consul serbe (1) à Constantinople, ou bien par l'intermédiaire du pacha de la forteresse de Belgrade, qui peut être aussi regardé comme un consul. Au prince choisi par le peuple le sultan envoie un firman (lettre de ratification). La Serbie ne paie à la Porte qu'un tribut annuel de cinq cent mille francs.

La Porte ne peut demander aucun autre secours, ni en argent ni en armée. En cas de guerre avec ses provinces ou avec l'étranger, ses troupes ne pourraient

---

(1) Le consul serbe à Constantinople est nommé par le gouvernement de la Serbie, à la différence du consul de la Valachie, qui est nommé par la Porte.

pas traverser notre territoire, son armée ne pourrait pas entrer en Serbie, même en temps de paix.

Le sultan a deux mille hommes de troupes dans la forteresse de Belgrade ; leur commandant est un pacha.

Les forteresses de Semendria, de Oujitsé, de Chabats sont habitées par des bourgeois turcs, la Porte n'ayant pas le droit d'y tenir des troupes.

Si petit que soit le nombre de Turcs en Serbie, ils sont insupportables surtout à Belgrade. Cependant la moitié d'entre eux ne connaît pas la langue turque, mais parle toujours serbe.

L'empereur Nicolas, ayant garanti nos traités avec la Turquie, est protecteur de notre indépendance envers la Turquie, et serait appelé à défendre la Serbie toutes les fois qu'elle ne pourrait pas seule résister à une invasion étrangère. Mais, de même que le sultan, le protecteur n'a pas non plus à se mêler dans les affaires intérieures de la Serbie.

Outre le pacha de la forteresse, il y a à Belgrade un consul de Russie, de France, d'Angleterre et d'Autriche.

II. PAR RAPPORT AUX ÉTRANGERS.

Le peuple serbe aime les étrangers ; il s'étonne de la puissance russe ; estime la gloire militaire des Fran-

çais (1), sait seulement que l'Angleterre est sur la mer, n'a pas de confiance aux Autrichiens, hait l'oppression des Turcs sur ses frères hors de la Serbie : mais Turc ou tout autre adversaire, quand il se trouve dans la maison du Serbe, cesse d'être ennemi ; ce n'est plus un malfaiteur, c'est un étranger, un hôte, un ami.

---

(1) « Tu serais même Bonaparte, je ne te craindrais pas ; » — tel est le proverbe qu'emploie le Serbe pour exprimer son intrépidité et sa non-concession, lorsqu'il est menacé par quelqu'un plus fort que lui. — On pourrait faire cette comparaison entre la famille de Karageorge et celle de Napoléon : en février 1803, Karageorge fut choisi pour chef des Serbes ; en décembre de la même année, Napoléon devint empereur de la nation française. En 1809, Karageorge, sentant sa force, passe la frontière et pénètre au sein de la Turquie, dirigeant ses pas vers Monténégro ; la même année, Napoléon gagne la bataille de Wagram avec tant d'autres. L'Europe se ressentit de sa puissance. En septembre 1813, Karageorge quitta la Serbie ; au mois d'octobre de la même année, par la perte de la bataille de Leipsick commença la chute de Napoléon. Karageorge et Napoléon ne sont plus ; mais le fils du premier gouverne en Serbie, le neveu du second règne en France. — On dit que Napoléon avait envoyé un sabre à Karageorge. On raconte aussi que l'empereur Napoléon a demandé une fois à ses généraux : « Quel est le plus grand héros ? » Quand on lui répondit que c'était lui, il aurait dit : « Non, c'est Karageorge. Je me bats avec des canons et une armée régulière, tandis qu'il se bat par le secours du peuple non régularisé et sans canons, et il vainc partout. » On raconte que Napoléon aurait dit : « Oh ! si je pouvais voir ce Karageorge ! » L'empereur Alexandre a donné un sabre et la croix à Karageorge, cela est positif.

APERÇU DE LA VIE SOCIALE.

DES CROATES ET DES BULGARES.

Il n'est pas nécessaire de parler dans cet aperçu séparément des Bulgares et des Croates ; d'abord, parce que les premiers ne diffèrent pas beaucoup des Serbes, et les seconds leur sont presque égaux quant aux mœurs, et ensuite, parce que l'étendue de cet ouvrage ne nous le permet pas.

DES SERBES.

Quant aux mœurs et à la famille, la même chose est chez tous les Serbes. Mais quant à la commune et à son administration, on comprend qu'il y a des différences, puisque tous les Serbes hors de la Serbie et du Monténégro sont sous la domination étrangère. En parlant de l'administration de la commune serbe, nous entendrons donc parler des communes en Serbie.

Nous avons dit qu'en Serbie chaque village (1), de même que chaque ville, forme une commune.

Les terres et les forêts sont ou *communales* ou *nationales*. Une partie des terres nationales appartient au gouvernement qui en dispose. Le pâturage sur le reste des terres et la jouissance de toutes les forêts nationales sont libres et permis gratuitement à tout le monde.

I TERRITOIRE DE LA COMMUNE.

Le territoire s'identifie avec le village, de même que l'héritage s'identifie avec la famille.

Le saint du village protége son territoire, de même que le saint de la famille protége son héritage.

Le territoire se divise en forêts et en terres.

La jouissance des forêts appartient à tout le village.

Les terres se divisent :

1° En champs entourés et appartenant exclusivement à des particuliers.

---

(1) Les villages peuvent s'unir librement pour former une seule commune ; mais l'autorité ne pourrait forcer aucun village à s'incorporer à une ville ou à un autre village. En France, l'administration peut effacer le nom d'un village en l'incorporant à un autre ou à une ville.

2° En prairies ; c'est un grand ensemble de belles terres entouré de palissades. Tout villageois y a sa part exclusive, mais la plus grande partie en est à la commune. Le pâturage sur toutes les prairies est commun. Au commencement de l'automne on y admet le bétail, et à la fin du printemps on le renvoie.

3° En ispouste. Ce sont des terres qui appartiennent à la commune ou qui sont délaissées momentanément par des particuliers. Tout le monde en jouit.

Si un paysan n'a pas assez de terres, la commune lui en donne des siennes, et cela devient sa propriété sans qu'il paie rien.

II. ORGANISATION DE LA COMMUNE.

La commune ou village serbe est libre, c'est-à-dire il se régit lui-même par son chef. Le président du « tribunal de paix » conserve encore dans le peuple son nom primitif de *staréchina* (ancien ou chef). Les deux membres du tribunal sont les aides du staréchina. Ils sont choisis tous les trois par le skoupe.

Chaque village a son *skoupe*, et contient plus ou moins de *rodja* ; chaque rodja se divise en plus ou moins de *maisons*.

1. La *koutcha* (la maison, c'est ce qu'était chez les Romains *familia*). Il y a des maisons *inokostna* et *zadroujna*. Les premières sont celles où il n'y a que ~~deux ou~~ trois têtes mariées; les secondes ont plusieurs têtes mariées. Chaque maison a son nom et son *staréchina* (chef) qui a l'autorité d'un *paterfamilias* romain; mais dont la puissance est adoucie par nos mœurs. Les autres personnes de la maison, *tchéliade*, quoique, tant qu'elles restent dans la famille, pareilles en obéissance aux *filius* et *filia* romains, sont libres d'en sortir et de se séparer. La femme du chef s'appelle *staréchitsa* et est administratrice de l'intérieur de la maison.

Rien de plus beau que de vivre dans une famille serbe. Rien de plus intéressant que de la voir et de la connaître. Trente, soixante (1) personnes vivent ensemble et travaillent en communauté! Cette masse obéit à une seule volonté, concentrée dans le staréchina (chef). Mais elle obéit avec plaisir et confiance,

---

(1) M. Vouk, dans son dictionnaire serbe-allemand-latin, Vienne, 1852, dit qu'il connaît en Dalmatie un staréchina nommé Triphounovitch, qui a dans sa maison soixante-deux personnes. Parmi elles, il y a treize femmes avec leurs maris et deux veuves. Cette maison a mille quatre cents moutons et chèvres, cinquante bœufs, quatorze chevaux, etc. Si nous nous le rappelons bien, on racontait une fois dans le journal de Belgrade qu'il y avait en Serbie une maison de quatre-vingt-quatre personnes.

car 1° les tchéliade (les personnes de la maison) n'y sont pas astreintes, il n'y a qu'un lien moral qui les y tient ; 2° parce que ces personnes savent qu'elles obéissent à une *sagesse*, à celui qui est le plus prudent de tous ; car le staréchina (chef) est choisi ou reconnu par elles.

Si un père a deux ou plusieurs fils et qu'il soit vieux, il choisit le plus prudent (qui peut ne pas être le plus âgé), et il lui remet le staréchinstvo (l'autorité du chef). Ce nouveau staréchina administre alors la maison, et toute la famille (même ses frères plus âgés) lui obéit. Si un père meurt sans avoir nommé le staréchina, alors s'il y a deux ou plusieurs frères, l'un d'entre eux se fait, insensiblement par sa seule intelligence, *staréchina*, ou il est choisi pour tel formellement par la maison. Le staréchinstvo du père après sa mort appartient de droit à son fils unique.

Tant que vit le père, c'est lui qui commence les prières que fait toute la maison, du moins la veille du dimanche. C'est lui encore qui avec le staréchina (si le père ne l'est plus) mange seul avec l'étranger, dont il s'en trouve presque tous les jours dans les maisons zadroujna.

—

2. La *rodja*. C'est ce qu'était chez les Romains

gens, *gentilitas* (1). Chaque rodja a plus ou moins de maisons (koutcha), comme nous venons de le voir. Toute la rodja a le même nom, qu'on n'emploie que par opposition aux autres rodja.

—

8. Le *skoupe*, le staréchina (chef, maire) du village.

Tous les chefs des maisons se réunissent presque tous les dimanches dans le lieu ordinaire des réunions. En cas de besoin ils y sont appelés par le chef du village. Cette réunion se nomme *skoupe*. Elle se tient en plein air et dure quatre ou cinq heures. Là, au milieu de tous les chefs des maisons, siége le staréchina du village, entouré des startsi : ce sont les vieillards du village qui viennent au skoupe, et qui forment une sorte de conseil. Ces vieillards peuvent ne plus être chefs des maisons. Aidé de ces vieillards experts, assisté de ses deux aides, contrôlé par tous les chefs des maisons, le *staréchina du village* juge publiquement sur tous les différends des villageois, et délibère avec tous sur les besoins du village. Le chef du village y communique aussi les ordres du gouvernement (reçus du sous-préfet

(1) Nous pensons qu'un examen de l'organisation de la famille serbe jetterait beaucoup de lumière sur la famille romaine, surtout sur la *gens*.

à l'assemblée de l'arrondissement) et y fait lire les lois que chaque chef de famille communique après aux personnes de sa maison.

—

4. *L'arrondissement.* Sans compromettre la centralisation, on pourrait conserver ce libre mouvement de nos arrondissements, et on resterait alors dans l'esprit national,

A l'époque de Karageorge et de Miloche, l'arrondissement d'aujourd'hui s'appelait *knéjina*, et le sous-préfet *knèze*. Ils étaient nommés par le chef de la nation : le plus souvent sur l'avis du peuple, mais toujours parmi les hommes les plus distingués de la knéjina.

Le knèze, comme staréchina de l'arrondissement, appelait souvent (et par ordre et de son propre mouvement) les staréchina (chefs) des villages à la skoupchtina (assemblée) pour délibérer avec eux, ou pour leur faire lire les ordonnances du staréchina de la nation. Les chefs des villages venaient à cette assemblée de l'arrondissement avec quelques chefs des maisons de leurs villages.

Karageorge et plus tard Miloche, comme *staréchina* de la nation, appelaient souvent les knèze et les chefs des villages à la skoupchtina narodska (assemblée

nationale), pour entendre la volonté et le vœu national (chta otché i chta jeli narode), et pour délibérer avec ces hommes du peuple des choses à faire. Mais le chef de l'État devait surtout rendre compte de l'état des finances (chta tchini s narodskime blagome, ce qu'il fait de l'argent du peuple).

Il était permis à tout staréchina de la maison d'aller à la skoupchetina avec son staréchina du village, et le chef de la nation, ainsi que tout le monde, était content d'en voir beaucoup venir; dans quel cas la réunion prenait le nom de grande assemblée du peuple (vélika narodska skoupchtina).

Arrivés au lieu désigné, tous se réunissent en plein air. Le chef de la nation entrant au milieu du peuple le salue ainsi: « Que Dieu vous soit en aide, mes frères. »

Après la réponse unanime: « Que Dieu t'aide, monseigneur, » le chef dit: « Comment vous portez-vous mes frères, êtes-vous tous bien portants ? » La réponse: « Dieu merci, bien; et *toi*, monseigneur, comment *te* portes-*tu ?* » suit, et le chef continue: « Comment se trouve le peuple? et tout le monde se porte-t-il bien chez vous? etc., etc. »

III. LES MŒURS, LES FÊTES, LES JEUX. — SORTE DE JEUX OLYMPIQUES.

1. *Le travail.* — Le Serbe, de même qu'il aime *vivre en commun*, aime aussi *travailler en société.*

C'est ainsi que non-seulement des maisons inokostna, mais aussi des maisons zadroujna se réunissent pour travailler en *pozaïmitsa*, c'est-à-dire aujourd'hui pour vous, demain ou un autre jour pour moi.

Il y a des fêtes religieuses pendant lesquelles on ne peut travailler ni pour soi ni pour de l'argent; mais pendant lesquelles il est permis de travailler gratuitement pour un autre. Ces jours (et il y en a beaucoup) sont destinés à des *moba*. Des maisons, qui ne peuvent pas seules achever leurs travaux, vont appeler ces jours-là les personnes des autres maisons pour faucher, moissonner, etc., pour elles. Comme aussi, toujours le Serbe chante en travaillant; mais c'est surtout dans la moba que les jeunes filles, deux à deux, chantent toute la journée.

Si la maison est pauvre, les travailleurs se contentent de la nourriture qu'on leur offre dans le courant de la journée; et le soir, malgré l'invitation du propriétaire, quittant le travail, ils ne vont pas chez lui, mais ils retournent chez eux.

Au contraire, si le mobomolïa (chez lequel on travaille) n'est pas pauvre, les mobaroche (les garçons et filles appelés à travailler) vont en chantant chez lui, et il y a le soir une véritable fête de repas, de chant, de danse et de musique.

2. *L'hospitalité.* — Nous n'avons pas besoin de parler de cette hospitalité slave connue de tout le monde, et gardée encore religieusement dans tous les villages serbes (1).

3. *Le mariage.* — Il y a une certaine manière (dont on ne saurait s'écarter) de demander une fille en mariage, de contracter l'union, d'emmener la fille et de célébrer le mariage. 30, 50 à 70 *svate* (gens invités) tous à cheval, au bruit de la musique, des chants, et de coups de pistolet, quittent la maison du marié,

(1) Un Allemand dit dans un livre que la femme du prince de la Serbie ne serait pas honteuse de laver les pieds à un hôte étranger. C'est un tort que de tourner en ridicule ce caractère religieux et sérieux de notre hospitalité. La femme du prince Alexandre, en dehors de sa qualité de princesse, est la staréchitsa (maîtresse) de la famille; et, comme telle (même si on pratiquait dans la maison du prince cet usage de laver les pieds à un hôte), elle en chargerait une domestique; car une staréchitsa (même dans un village) ne remplirait une pareille fonction qu'autant qu'il n'y aurait pas de personnes plus jeunes, et on peut croire que la femme du prince en aurait probablement.

et vont chez la fille, où ils sont également reçus par sa famille et le village réuni.

Après un ou deux jours de réjouissances, et après que les formalités sont remplies et la fille obtenue, les *svate* l'emmènent avec eux.

A leur arrivée à la maison du marié commencent la célébration du mariage et les réjouissances, ce qui dure trois jours, en y observant toujours un certain ordre.

4. *Les morts.* -- Tous ceux qui sont appelés sont moralement astreints à venir à l'enterrement; après quoi, il y a un repas dans la maison du défunt.

La clameur des parents est grande. Les hommes surtout, les fils du père défunt, sortent pendant quelques jours découverts. Les femmes et les filles laissent flotter leurs cheveux, et retournent leurs habits. Les hommes n'osent exprimer à haute voix leur douleur. Mais les femmes depuis la mort jusqu'à l'enterrement du parent, et pendant plusieurs jours après, ne cessent de *naritsa'i,* c'est-à-dire de chanter à haute voix leur douleur en plaignant le sort du défunt et le malheur de la famille. Cela s'appelle *naritsagné*, et quoiqu'il se fasse à l'improviste, il est cependant en vers très harmonieux. On y fait des louanges pompeuses du défunt, surtout les mères de leurs fils et les sœurs de leurs frères.

La famille se sentirait encore plus malheureuse s'il n'y avait pas de femmes pour regretter, dans leurs chants, le défunt.

Outre le repas après l'enterrement, il y a encore trois grands repas (datcha), pour le repos de l'âme du défunt (za douchou). L'un se fait après quarante jours, l'autre après six mois, à dater de la mort du défunt. On donne le troisième repas à la fin de l'année. Beaucoup de monde, presque tout le village, est appelé à ces repas, qui se font le soir.

Il y a chaque année un jour de souvenir pour tous les morts (zadouchnitsè). Ce jour-là, les maisons qui ont eu des morts distribuent, auprès de l'église, à manger à tous ceux qui s'y trouvent et on va porter des secours en nourriture et en vêtement aux maisons pauvres du village.

5. *Krsno imé.*—C'est ainsi que s'appelle le saint qui protége chaque rodja (la *gens*). On le garde et on célèbre sa fête religieusement, quoique la rodja ne se réunisse pas ensemble, mais chaque koutcha (famille, maison) chez elle. Des villageois et des parents éloignés viennent à cette fête. Elle n'a lieu qu'une fois par an, mais elle dure trois jours; et le staréchina (chef), comme toute la maison, se sentirait malheureux, si on ne pouvait célébrer dignement la fête du saint. A part les repas et les amusements, on pourrait diviser cette fête

de la maison en deux parties : *religieuse* et *nationale*. Il y a, dans la première, des paroles consacrées à prononcer, des formalités religieuses à accomplir. Viennent, dans la seconde partie, les chansons populaires. Leur exécution est accompagnée d'un simple instrument appelé *gouslé*. Un profond silence règne pendant qu'on chante cette histoire du sort du peuple serbe. Selon que la chanson a pour objet la victoire des Serbes, ou leurs pertes, nos vieillards poussent des cris de joie ou font entendre des soupirs. Les femmes pleurent, et les enfants les imitent quand on chante la bataille de Kossovo, où l'empire serbe (tsarstvo srbsko) fut détruit.

6. *Nositi krsta*. — C'est ainsi que s'appelle la fête annuelle du saint du village. Chaque maison envoie un ou deux jeunes gens, qui vont dans l'église prendre les saintes images, des croix, des drapeaux et des livres saints. Deux garçons, choisis par le tirage au sort, portent l'un la grande croix, l'autre le saint livre de l'Évangile (1). Rangés deux à deux, les krstonocha (porteurs de croix) vont dans les champs ; le prêtre, en habit de cérémonie, et le staréchina du village à leur tête. Dans les champs, ayant tourné trois fois autour

---

(1) Oh ! quelle joie d'aller aux krstonocha, et quel bonheur de porter l'Évangile et la grande croix !

des arbres sacrés (1), les krstonocha se mettent à genoux, et le prêtre prie Dieu pour la bénédiction de nos champs. Enfin, on renouvelle la croix qui est déjà imprimée dans l'arbre.

Pendant toute cette excursion des krstonocha, des écoliers chantent des prières religieuses, et les krstonocha gospodaïu, c'est-à-dire s'écrient à haute voix : «Gospodi pomilouï. »

Arrivés au lieu où est l'arbre saint principal du village, les krstonocha y trouvent tout le village : les staréchina, ainsi que les autres hommes et les hôtes, les femmes et les enfants réunis. On fait des bdénié (les prières). Cela fini, on se place autour de longues tables où les femmes ont servi à manger, chaque famille s'étant empressée d'apporter ce qu'elle avait de mieux.

Le prêtre et le staréchina du village ayant pris place à une des tables, tout le monde s'asseoit. Les hôtes et les chefs des maisons prennent les premières places. Les autres tchéliade (personnes) se placent selon leur âge. On envoie alors deux ou trois garçons parcourir toute la place et voir s'il y a des étrangers, pour les inviter à venir et à se placer à table. Auprès de cha-

---

(1) Cet arbre, de même que la croix qui y est imprimée, s'appelle *zapice;* ce serait un péché et même un délit que de couper le *zapice.*

que table (sovra) l'une des staréchitsa (maîtresse) reste debout pour diriger, et trois ou quatre garçons et filles font le service de la table.

On comprend qu'on y mange et boit en commun (1).

En suivant un certain ordre et en se servant des paroles consacrées, les staréchina boivent à la santé des familles (koutcha), des rodja, du village, du peuple serbe, du chef supérieur de la nation serbe, etc., etc.

Les vieillards restent longtemps à causer à table, mais la jeunesse se lève et se met à danser. Lorsque les vieillards se sont levés aussi, c'est alors que commencent les jeux : la danse au grand kolo, les chants des filles deux à deux, la lutte, le saut, la course à pied, le tir aux armes, etc., etc.

Au coucher du soleil, on rentre chez soi, emmenant chacun ses hôtes et se partageant les étrangers s'il y en

---

(1) Si Thomas Morus, Fourier et les autres socialistes et communistes connaissaient notre pays, ils n'auraient pas créé des utopies imaginaires. Les utopistes français et les rêveurs allemands se seraient persuadés aussi que les mœurs et l'esprit d'un peuple peuvent conserver le communisme en partie, mais qu'un décret ne l'établira jamais là où il n'a pas de germe.

Le voyageur ne doit pas en Serbie s'arrêter dans les villes pour y chercher du *magnifique*. Il doit voyager dans nos villages où il trouvera beaucoup d'*intéressant*, s'il veut rester un peu au milieu du peuple et s'entretenir avec lui.

a. Le lendemain de bonne heure le village se réunit de nouveau (car ces fêtes durent deux jours). Le repas se fait, et tout se passe comme le premier jour.

7. *Sabore.* — C'est ainsi que s'appellent les réunions de plusieurs communes auprès de l'église paroissiale. Outre la grande fête annuelle (ordinairement le jour de la fondation de l'église), il y en a beaucoup d'autres, comme celles des Rameaux, de Pâques, etc. Après les prières et le repas en commun de plusieurs rodja, commencent les jeux, comme le jour de la fête du village. Là aussi on recherche les étrangers et on les met à table. Nos vieillards sont contents d'avoir des étrangers à leur table.

Nos églises sont construites ordinairement au milieu de la forêt et dans des lieux solitaires. Soit que cette habitude ait été produite par l'oppression des Turcs, soit qu'elle remonte à l'époque de notre religion païenne, elle a son bon côté, et il serait à désirer qu'elle se conservât.

8. *Les grands sabore.* — C'est le nom de la grande réunion annuelle de plusieurs arrondissements ou même départements auprès d'une église ou le plus souvent d'un monastère.

Rien de meilleur pour conserver la pureté du génie serbe; rien de plus important pour la communication

de nos sentiments nationaux sous tous les rapports de la vie intérieure et de la vie extérieure du pays ; rien d'aussi fort pour maintenir le lien national, que ces grands sabore. En effet, nos sabore auprès des monastères, qui sont ordinairement au milieu des sombres forêts, ont servi le mieux pour maintenir notre union nationale même sous l'oppression des Turcs.

Tout ce que nous avons vu dans les fêtes villageoises se représente en *grand* dans ces sabore : après la prière de l'église, les repas de plusieurs familles et de villages en *commun*, viennent les jeux, semblables aux jeux olympiques grecs.

9. *Sabore vidovski* (*sabore de vidovdan, réunion universelle*). — Le corps du tsar Lazar étant en ce moment à Ravanitsa, notre Olympie y est aussi. Le peuple serbe, de tous les côtés, se réunit là tous les ans, le jour de la bataille de Kossovo.

10. *Nos chants nationaux populaires.* — L'ensemble de ce produit national forme le plus beau monument dans son genre qu'un peuple ait jamais produit. C'est une histoire poétique de la vie nationale sous tous ses rapports. Le peuple seul est producteur de nos chants, dont la création continue toujours.

Vouk (Stéphanovitch Karadjitch) a recueilli nos chants populaires qui se rapportent à l'époque de l'in-

dépendance, celle de l'esclavage et celle de la délivrance (1). On peut espérer que notre savant compatriote recueillera et fera publier aussi les chants faits depuis 1848, et qui se rapportent à la troisième révolution serbe.

Outre les chants héroïques, nos femmes ont des chansons, qui attirent aussi l'admiration de tous ceux qui les connaissent.

11. *La philosophie populaire, la religion nationale.* — On en pourrait faire un gros volume, et on y aurait à dire beaucoup de choses intéressantes.

Mais pour cette fois nous nous bornons seulement à dire :

a Que les faits éclatants de l'esprit populaire serbe sont contenus dans la masse de ses proverbes, de ses légendes, de ses chants, de ses paroles consacrées, de ses rébus et dans beaucoup de ses autres productions ;

---

(1) Madame Talfi les a traduits en allemand. On peut espérer que M. Cyprien Robert, professeur au Collége de France de littérature slave et de langue serbe, traduira tous nos chants en français. Nous exprimons notre vive reconnaissance pour les efforts que fait ce savant professeur pour faire connaître en Occident nos pays oubliés.

b Que notre religion, chrétienne par excellence, est en même temps nationale. Affranchi de l'imagination égoïste de prépondérance du catholique romain, le Serbe est aussi exempt du fanatisme absurde du Grec. En effet la religion chrétienne du peuple serbe est à la fois nationale, humaine, et par là universelle ; car elle se fonde sur les sentiments d'un peuple dont les membres ont conservé un esprit sain, un cœur pur et une âme sympathique au prochain.

12. *L'opinion populaire.* — Le peuple serbe est exempt d'idées absurdes. Il n'y a pas chez nous de prolétariat. On vit en famille. Le peuple n'a pas besoin de journaux. Il se forme par lui-même son opinion. Il a pour guide un jugement droit et pour sanction une conscience inflexible. On n'a pas besoin chez nous de lois permettant la liberté de parole, de l'association, assurant le libre exercice de la foi de chacun, donnant la faculté du port d'armes pour tout le monde. Il n'est pas non plus nécessaire de lois prohibitives. Nos mœurs sont les meilleures lois pour nous ; et il est dans nos mœurs de s'occuper de ce qui nous est particulier et de ce qui intéresse la vie nationale.

Les mœurs sont bonnes et douces. Bien expliquées, on y trouverait des principes moraux, philosophiques, juridiques, économiques, sociaux et religieux. Fondés sur les sentiments nationaux et revêtus d'une forme

mystérieuse, conseillant : *valia se, ne valia se* (il convient, il ne convient pas), ou : tréba ; — zachto — (il faut — ; car), — ces principes sont conservés dans la mémoire du peuple et transmis de génération en génération.

L'enfant serbe apprend ces principes de sa mère en même temps qu'il est élevé par elle. Et lorsqu'un jour il entre dans la vie sociale, il ne tarde à apprécier ces vérités, qu'il se hâte d'inculquer à son enfant ; et ainsi de suite.

Le Serbe tient sa parole ; il est confiant. Dans ses zdravitsé il boit à la santé de ses amis et de ses ennemis, en priant Dieu que les premiers ne changent pas, et que les seconds soient amenés dans la vraie voie.

Les ornements de la maison serbe sont les armes. S'il était nécessaire autrefois de se munir d'armes pour le voyage, et si cette belle habitude existe encore, le Serbe n'est pas moins fier de les porter dans toutes les fêtes ainsi que lorsqu'il va dans des sabore (réunions auprès des églises, de plusieurs arrondissements et même de plusieurs départements).

Le Serbe conçoit : 1° sa liberté intérieure *dans le dogovore* (conseil, délibération, accord) *des staréchina selski* (chefs des villages), *avec le staréchina vrhovni* (chef supérieur de la nation) ; et surtout *dans les libres actions de la commune.* Il conçoit : 2° sa liberté extérieure dans le *titre de tsar* (empereur), *que porterait le*

chef de l'État ; mais bien entendu un chef issu du sang serbe, chef qui est sorti du peuple et qui porte son image ; autrement ce ne serait plus un staréchina (chef) du peuple, ce serait un maître, un Turc, fût-il même un Slave.

En effet, le peuple croit fortement à son avenir. Il vit dans une idée qui est sainte pour lui. Quelle que soit l'infortune qui puisse atteindre encore le peuple serbe, rien ne lui fera sortir de la tête cette espérance qui est sa vie.

La mère endort son enfant dans le berceau par des chants, où elle se représente son néiaki sine (enfant petit et faible), grandi et quittant sa mère pour aller à tsarérou voïskou (armée du tsar serbe), afin de combattre l'ennemi de la patrie.

L'enfant grandit, l'homme vit, le vieillard meurt dans cette idée : « Kad li tché dotchi tsarstvo srbsko » (quand viendra l'empire serbe?) (1).

Tout contribue à ce que cette idée se conserve et se

---

(1) A l'époque de Karageorge, le voïvoda Koursoula ayant reçu plusieurs blessures et étant près de mourir, les autres voïvoda lui disaient : « Koursoula, notre frère, tu vas mourir ; dis-nous donc ce que tu regrettes le plus dans ce monde. » « Je ne regrette pas, leur répondit le héros expirant, de devoir mourir, je ne regrette pas non plus ma famille et ce monde ; *mais ce que ce que je regrette, c'est de mourir sans savoir ce que deviendra notre Serbie.* »

transmette de génération en génération. Voici comment, en ce sens, un jeune homme écrivait dans une de ses lettres, à propos de nos chants populaires :

« *Je vis des larmes couler sur les visages de tous ceux qui entendaient rappeler Kossovo* (1). *Cela nous faisait du bien, cela nous ranimait. Nous respirons ainsi toujours l'air de Kossovo, pour qu'il ne nous soit pas lourd quand nous y paraîtrons.* »

(1) Il s'agit d'un chant qui avait pour sujet la bataille de Kossovo, où, comme on le sait, l'empire serbe fut détruit et l'indépendance perdue.

APPENDICE.

TABLE GEOGRAPHIQUE

DE LA

SLAVIE DU SUD.

I. TABLE DES PAYS.

Les limites de la Slavie du Sud sont :

A l'est, la Thrace, ou Roumélie, et la mer Noire ;

Au nord, la Valachie, la Transylvanie, les pays madjares et la Styrie ;

A l'ouest, l'Italie et la mer Adriatique ;

Au sud, la Grèce et la Macédonie.

Trois nationalités (toutes de la race slave) y ont vécu et

vivent encore, savoir : les Serbes, les Croates et les Bulgares ; de là trois pays : *Serbska* (1), *Croatie* et *Bulgarie*.

POPULATION DE LA SLAVIE DU SUD.

La Serbska.	5,000,000
La Croatie environ.	1,000,000
La Bulgarie.	4,000,000
Total des Slaves du Sud. . . .	10,000,000

---

(1) Nous employons ce mot *Serbska* pour désigner l'ensemble des pays qu'habitent les Serbes. En serbe, on dit *Bougari* pour désigner le peuple, et on emploie l'adjectif féminin *bougarska* comme substantif pour désigner la terre, le pays qui appartient à ce peuple. Naturellement si tous les Serbes étaient délivrés et unis, leurs pays reprendraient tous le nom de *Serbie*, et de provincial qu'il est aujourd'hui ce nom deviendrait général pour les pays serbes, de même que le nom de France est devenu général, même pour les pays auxquels il ne s'appliquait jamais, et où on ne parle pas français encore aujourd'hui, par exemple, pour la Bretagne.

I. LA SERBSKA

OU

PAYS SERBES.

Ils sont :

1. *La Serbie* (principauté),

Avec Belgrade, capitale, qui, d'après sa situation, est comme chef-lieu de toute la Slavie du Sud, et les villes de Semendria(1), de Négotin, Alexinats, Loznitsa, Chabats, Kragouiévats, Yagodina.

POPULATION. 1,000,000

2. *La Bosnie,*

Avec Saraïévo pour chef-lieu et les villes de Travnik, Banialouka, Zvornik.

POPULATION. 1,200,000

(1) On enseigne encore dans les écoles en France que c'est Semendria qui est la capitale de la Serbie. C'était ainsi à la fin du moyen-âge.

3. *La Hertségovin,*

Avec Mostar pour chef-lieu et la ville de Trébigné.

Population. 300,000

4. *Monténégro,*

Avec Tsétigné pour chef-lieu et la ville de Podgoritsa.

Population. 200,000

5. *La Métohie,*

Ou ancienne Serbie, et une partie de l'Albanie, avec Prisren, capitale de l'empire serbe, sous le règne de Douchan, et les villes de Prichtina, Novibazar et le champ de Kossovo.

Population. 200,000

Total de la population serbe en Turquie. . 3,100,000

Ces cinq provinces sont en Turquie.

6. *Le voïvodstvo serbe,*

Contenant : 1° le Banat, avec la ville de *Témesvar*, en même temps chef-lieu du *voïvodstvo ;* 2° la Batchka, avec les villes Sombore, et Novi Sade, vis-à-vis de Péterwaradin ; 3° le Srème (partie de la Slavonie), avec les villes de Semlin, vis-à-vis de Belgrade et Carlovits sur le Danube, résidence du patriarche serbe.

Population. 900,000

7. *La Slavonie,*

Avec Essek pour chef-lieu.

Population. 630,000

8. *La Dalmatie,*

Avec Zara, chef-lieu, et les villes de Spalato et Sibénik.

Population. 300,000

9. *Primorié*,

Où nous plaçons :

1° la péninsule d'Istrie, avec la ville de Trieste.
Population serbe, environ. . . 20,000

2° Le petit golfe de Cattaro, avec la ville et la forteresse de ce nom.
Population. 30,000

3° L'ancienne république serbe de Raguse.
Population. 7,000

Total de la population serbe en Autriche . 1,900,000
Ces quatre provinces sont en Autriche.

Total de la population serbe en Turquie et en Autriche. 5,000,000

II. LA CROATIE.

Avec Agram pour chef-lieu.

Population 1,000,000

III. LA BULGARIE.

Avec Ternova pour chef-lieu (ancienne capitale du royaume bulgare), et les villes de Sophie, Vidin, Nissa, Roustchouk.

POPULATION. 1,000,000

—

II. TABLE DES VILLES.

Belgrade,

Sur le confluent de la Save au Danube, capitale de la Serbie, et la ville la plus importante de la Slavie du Sud, centre entre Vienne et Constantinople, la ville intermédiaire entre l'Orient et l'Occident.

Ternova,
Chef-lieu de la Bulgarie.

Agram,
Chef-lieu de la Croatie.

Témesvar,
Chef-lieu du voïvodstvo.

Tsétigné,
Chef-lieu du Monténégro.

Saraïévo,
Chef-lieu de la Bosnie.

Mostar,
Chef-lieu de l'Hertségovin.

Raguse.

Cattaro.

Prisren,
Ville dans l'ancienne Serbie.

Essek,
Ville en Slavonie.

Zara,
Ville en Dalmatie.

Trieste,
Ville de la péninsule d'Istrie.

TABLE

Pour un portrait politique et littéraire de la Slavie du Sud, surtout de la Serbie.

ALEXANDRE KARAGEORGÉVITCH,

Fils de Karageorge, et prince régnant de la Serbie.

Nota. Le prince Miloche Obrénovitch et son fils le prince Michel, exilés de la patrie, vivent en Valachie ou à Vienne.

Garachanin,

Fils de Miloutin Garachanin, « predstavnik » (représentant) du prince et ministre des affaires étrangères de la Serbie.

Ielatchitch,
Ban de Croatie.

de Bulgarie.

Daniel Niégoche,
Prince de Monténégro.

Stratimirovitch,
Considéré comme chef du Voïvodstvo.

Voutchitch,
Voïvoda (maréchal) de la Serbie.

Knitchanin,
Voïvoda (maréchal) de la Serbie.

Rajatchith,
Patriarche des Serbes en Autriche.

Nikolaïévitch,
Licencié en droit de Paris, consul de Serbie à Constantinople.

Alexis Simitch,
Ministre de l'intérieur de la Serbie. Son bon côté est d'être entreprenant; son mauvais côté est de se mêler dans les questions littéraires, où il n'entend rien.

Stamenkovitch,
C'est un homme qui fait abnégation de soi-même. C'est un exemple sans reproche des vertus patriotiques et humaines.

Vouk Stephanovitch Karadjitch,

Né en Serbie, au village Trchitch ; le premier qui a conçu la grande et heureuse idée de rassembler, d'examiner et de faire connaître au monde les éléments de la vie nationale, savoir : 1° la langue; 2° les chants nationaux populaires ; 3° l'histoire ; 4° les coutumes. Le résultat de son travail est 1° le fondement d'un monument immortel à la gloire de la nation serbe; 2° un encouragement pour tous les hommes de bon sens à persister dans les sentiments nationaux et à travailler dans l'intérêt de la patrie.

Gaï,
Écrivain croate.

Svétitch,
Jurisconsulte, rédacteur du Code civil serbe.

Koukouliévitch.

Ojégovitch.

Malétitch,
Professeur à Belgrade et poète serbe.

Soubotitch,
Poète serbe.

Yovan Popovitch.

Steitch.

Tsoukitch,
Ancien professeur à Belgrade.

Matitch,
Ancien professeur à Belgrade.

Miloche Popovitch,
Rédacteur en chef du « Journal serbe » à Belgrade.

Médakovitch,
Rédacteur en chef d'un journal du Voïvodstvo.

Danitchitch,
Philologue serbe.

L. Nénadovitch,
Poète serbe.

M. Spassitch,

Directeur général des écoles primaires de la principauté de Serbie.

K. Magasinovitch,
Licencié en droit de Paris, préfet de la ville de Belgrade.

D. Tsrnobarats,
Docteur en droit de Paris, directeur au ministère de la justice de la Serbie.

Christitch,
Docteur en droit de Paris, chef de la chancellerie du prince.

Yov. Marinovitch,
Directeur au ministère des affaires étrangères.

Herkalovitch.

Prota Stamatovitch.

Maïor Stéphanovitch.

Zach.

Pierre Protitch.

M. Pétrovitch.

Issaïlovitch.

Préradovitch.

K. Brankovitch.
Professeur à Belgrade.

Gavril Popovitch

Yov. Gavrilovitch. *Prota Pavlovitch.*

Emile Yossimovitch. *Matia Ban.*

Yanko Chafarik, Professeur à Belgrade. *Pierre Radovanovitch*. Directeur des écoles primaires.

Tsiouk, poète national serbe.

Yovan Ilitch. *Branko Raditchévitch.*

TABLE GOUVERNEMENTALE

DE LA

PRINCIPAUTÉ DE SERBIE.

PRINCE.

Alexandre Karageorgévitch.

Sa famille : madame la princesse Persida, sa femme; MM. Pierre et André, ses fils; madame Polexia Nikolaïévitch et mademoiselle Kléopatra, ses filles; M. George, son neveu.

Ministère.

1° Ministre des affaires étrangères :

M. Ilia Garachanin, qui, en sa qualité de « predstavnik » (représentant) du prince, est aussi président du conseil des ministres.

2° Ministre de la justice et de l'instruction publique :

M. Lazar Arséniévitch.

3° Ministre de l'intérieur et de la guerre :

M. Alexis Simitch.

4° Ministre des finances :

M. Paoune Yankovitch.

Sénat.

Président : M. Stéphanovitch.

Membres : MM. Milossave Zdravkovitch, Matia Nénadovitch, Paul Stanichitch, Miloutin Pétrovitch, Stéphan Stoianovitch, Stéphan Knitchanin, Yovan Vélikovitch, Ephrem Nénadovitch, Lazar Arséniévitch, Stoïan Yovanovitch, Stéphan Markovitch, Ylia Novakovitch, Alexa Yankovitch, Milza, E. Stanoévitch, G. Erémitch.

Secrétaire général du sénat : M. Yovan Stéitch.

Le haut tribunal.

Président : M. Stéphan Magasinovitch.

Membres : MM. Raïovitch, Taditch, S. Chilitch,
Miloche Taïssitch.

Le haut clergé.

Archevêque de Belgrade, métropolite de la Serbie :

Mgr Pierre Yovanovitch.

Évêque de Chabats : Mgr Nechkovitch.

Évêque de Négotin : Mgr D. Novakovitch.

Évêque de Tchatchak : Mgr Nik. Voukossavliévitch.

TABLE

DE LA

POPULATION EN TURQUIE.

I. *Selon la nationalité.*

1° Slaves.	7,100,000
2° Valaques et Moldaves.	4,000,000
3° Albanais (Arnautes).	1,000,000
4° Grecs.	1,000,000
5° Turcs (Osmanlis)	1,100,000
6° Arméniens.	400,000
7° Bohémiens (Tsiganis).	300,000
8° Israélites.	88,000
9° Kozaks.	12,000
Total de la population de la Turquie d'Europe.	15,000,000

II. *Selon la religion.*

1° Chrétiens grecs.	11,652,000
2° Chrétiens romains.	260,000
3° Mahométans.	3,000,000
4° Israélites.	88,000

†

D'après « Gegenvart » (Januar 1853), il y a en Turquie d'Asie 2,366,000 chrétiens grecs, et 640,000 chrétiens romains.



SOMMAIRE.

Il y a quatre-vingts millions de *Slaves*. L'ensemble des pays qu'ils habitent s'appelle *Slavie*, et, eu égard à sa situation géographique, il se divise en Slavie du *Nord*, de l'*Ouest* et du *Sud*.

Les Slaves du Nord.

Ce sont les *Russes* avec les *Polonais*. Si le but du tsar est de régner sur le monde, le rôle de l'aristocratie polonaise a été presque toujours de servir les étrangers qui les ont souvent trahis.

Les Slaves de l'Ouest.

Ce sont les *Tchèch* (ou Bohêmes) avec les Moraves et Slovaks. Leurs souffrances ne diminuent pas, mais leur espoir augmente.

Ce sont les *Serbes* avec les Croates et les Bulgares. Séparés des autres Slaves, ils ne le sont point entre eux. Les Serbes touchent d'un côté aux Bulgares, de l'autre aux Croates. Ils habitent une des meilleures parties de l'Europe. De larges fleuves traversent, de hautes chaînes de montagnes coupent le beau pays des Slaves du Sud ; et deux grandes mers, l'une à l'est (la mer Noire), l'autre à l'ouest (la mer Adriatique) sont les limites de la Slavie du Sud. Jadis l'empereur serbe *Douchan* réunissait tous ces Slaves, et gouvernait presque toute la Slavie du Sud. Aujourd'hui partie de ces pays appartient aux Autrichiens, partie aux Turcs. Le lien politique n'existe donc plus. Une faible partie du peuple est de la religion catholique romaine, tandis que tous les autres sont du rite grec. Mais sont-ils désunis moralement pour cela? Non, car le lien naturel de sang et de langue est le même entre eux qu'autrefois; et pour la différence du rite, un proverbe national serbe dit : « Le frère est cher, de quelque religion qu'il soit (brate ïé mio, koïé véré bio). » Mais pour une nation un lien plus fort que tous les autres, c'est l'*intérêt commun ;* or, l'intérêt de tous les Slaves du Sud est le même.

Il y a dix millions de Slaves du Sud. Nous venons de le dire, les uns de ces Slaves sont dominés par les Autrichiens, les autres sont opprimés par les Turcs. Mais le cœur, le centre de la Slavie du Sud est libre, du moins quant à son intérieur. Et aujourd'hui tous les Slaves du

Sud, sans avoir des prétentions exagérées, sont ranimés par l'espoir d'un bel avenir. Les Slaves du Sud n'ayant pas l'envie de servir à l'*autre*, n'ont pas non plus des tendances frauduleuses aux *autres*. La règle du droit public et privé posé par un Serbe, qui est l'expression vraie du peuple, dit : « Ce qui est le tien n'est pas le mien ; ce qui est le mien n'est pas le tien ; ce qui est de tous, gardons-le tous. » Et cette règle pourrait très bien servir pour maxime du droit des gens ; du moins, elle est l'expression des sentiments des Slaves du Sud envers leurs voisins.

De trois peuples slaves du Sud l'un surtout attire l'attention, tant par son passé que par son état actuel. Il représente en quelque sorte le sort de tous les Slaves du Sud. Ce peuple est le *peuple serbe*. Lorsqu'il a été puissant, toute la Slavie du Sud fut indépendante ; lorsqu'il est tombé, l'asservissement a commencé pour tous les Slaves du Sud ; et maintenant lorsqu'une partie du peuple serbe s'est délivrée, la Slavie du Sud semble entrevoir la liberté.

Les Croates et les Bulgares.

Puissants jadis, ils gémissent aujourd'hui les uns sous le joug pesant des Turcs, les autres sous la domination artificieuse de l'Autriche.

C'est le neuvième roi (kral) de la dynastie Némanitch. Ayant réuni presque toute la Slavie du Sud, Douchan se fit proclamer empereur (tsar), et, en 1356, à la tête d'une armée de 80,000 hommes, il marcha victorieusement vers l'Orient. Ce qu'est la France dans l'Occident, la Serbie allait le devenir dans l'Orient ; car il n'y avait qu'une distance de douze lieues qui séparât Constantinople, capitale affaiblie des Byzantins, de l'armée victorieuse de l'empire serbe.

Mais au village de Djavoli, Douchan meurt subitement (1356) et l'armée retourne dans la patrie, dès lors malheureuse.

Affaibli par les séparations et désorganisé par les divisions en provinces, l'empire serbe fut détruit par les Turcs dans la fameuse bataille de Kossovo, où Miloche Obilitch tua le sultan sous sa tente et les Turcs coupèrent la tête au tsar Lazar, pris dans le combat.

Pendant plus de quatre cents ans tous les Serbes

(excepté ceux du Monténégro) étaient, et la plus grande partie en est encore, à la merci des intrigues autrichiennes et en proie à des violences mahométanes.

A l'époque même où le peuple serbe allait être réduit jusqu'au néant, les chants nationaux firent ressortir du sein même du peuple une noble société de la forêt. Ce sont les *haïdouks serbes*.

Vengeurs des Serbes, fléau des Turcs, les haïdouks remuèrent l'esprit national. Le peuple, personnifiant leur mission dans le nom immortel de Starina Novak, glorifia les haïdouks dans ses chants et transmit comme une leçon sacrée leur faits à la postérité.

Le petit pays entre la Save, le Danube, le Timok et la Drina s'appelle aujourd'hui *Serbie*. Ce n'est qu'une faible partie de l'ancien empire serbe. Mais c'est dans ce foyer de la vie serbe qu'éclata la grande révolution

serbe en 1804. La guerre dura dix ans et fut sanglante. Karageorge déploya son génie, les Voïvoda montraient leur courage et le peuple versait son sang; mais aussi la Serbie se réjouissait-elle pendant toute cette époque d'une indépendance complète.

Le départ (en 1813) inattendu de Karageorge mit fin à la défense, et la Serbie tomba de nouveau sous le joug des Turcs.

Deux ans ne s'étaient pas écoulés, et le peuple de la Serbie arbora de nouveau l'étendard d'une seconde révolution, et la lutte sanglante se renouvela. Ce fut Miloche qui fut choisi comme chef de la nation. En 1830 il est reconnu comme prince et la Serbie comme principauté indépendante dans son intérieur.

Ces trois hommes organisèrent la réunion à Belgrade du peuple armé et dirigèrent devant lui l'accusation du prince Miloche, qui s'était déjà éloigné de nos mœurs dans sa vie privée. L'abdication fut obtenue et le prince

Miloche quitta la Serbie. Le premier triumvirat promulgua de nouveau la constitution, notre loi organique encore aujourd'hui, et rendit beaucoup d'autres décrets. . . . .

Michel Obrénovitch, prince de la Serbie, depuis 1840 jusqu'à 1842.

Son installation en 1840 mit fin au pouvoir du triumvirat, dont deux membres, Voutchitch et Avram, furent déclarés adversaires du nouveau gouvernement.

De la Turquie où ils s'étaient rendus, ces trois hommes avec leurs partisans s'en vinrent en 1842 en Serbie où, profitant du mécontentement populaire produit par l'augmentation de l'impôt, les révolutionnaires organisèrent un soulèvement.

Le peuple, réuni et campé sur le vaste champ de Vratchar près de Belgrade, exclut la famille Obrénovitch et éleva au pouvoir suprême Alexandre, fils de Karageorge, auquel le second triumvirat céda l'autorité aprés avoir fixé « pravou narodskou » (le droit du peuple).

Depuis la délivrance de la Serbie, leur mouvement le plus important est celui de 1848.

La révolution de Vienne (de 1848) trouva les hommes politiques ou littéraires serbes, croates et madjares d'accord pour agir contre l'ennemi commun. Mais pendant que le cabinet de Vienne concédait tout aux Madjares, il sut extraire la milice serbe de la frontière et l'envoyer en Italie. Cependant le peuple serbe se rassemblait à Karlovits. Là, dans une grande assemblée, il choisit un *voïvoda* comme son chef supérieur, et éleva son métropolite à la dignité de *patriarche*. Les pays de Banat, Srème (partie de la Slavonie) et la Batchka prirent le nom de *Voïvodstvo serbe*. La Slavonie et la Dalmatie devaient former avec la Croatie une *banovina*. Le Voïvodstvo et la Banovina selon les conventions faites devinrent alliés. Cette nouvelle arrivée à Pesth, Kossuth ordonna une attaque à l'improviste contre Karlovits. Ce fut la première bataille de la fameuse guerre hongroise. Les Madjares furent repoussés et les Serbes commencèrent à se préparer à la guerre, dans laquelle le peuple de Serbie, venant au

secours de ses frères, prit une part active. Knitchanin a commandé les volontaires de la Serbie, et Stratimirovitch fut dans l'opinion publique, après la mort du voïvoda, le chef supérieur de la nation.—Tout le monde connaît le résultat de la guerre hongroise, qui est encore profitable si elle a appris aux peuples opprimés qu'il faut se respecter et s'aider mutuellement.

Depuis la délivrance de la Serbie, le mouvement le plus important des Monténégrins est la guerre actuelle.

En résumé, Monténégro faisait anciennement partie de l'empire serbe ; et, après le désastre de Kossovo (1389), il resta sous le gouvernement indépendant de ses bans Tsrnoïévitch, dont le dernier fut George, qui mourut en Italie où il était allé chercher du secours. L'évêque (vladika), recommandé pour conseiller, devint peu à peu chef de la nation. De dix-huit évêques se distinguent surtout Daniel Niégoche (à la fin du XVIIe siècle), qui extermina l'apostasie de Monténégro, Pierre Niégoche (1830), connu par ses voyages à l'é-

tranger, y cherchant du secours, et Pierre II Niégoche (✝ 1851), célèbre comme homme de lettres. Les Monténégrins ont défendu de tout temps la liberté de leurs forêts. Ils secondaient Scanderbeg au xve siècle, s'alliaient avec Venise qui les trahissait, acceptèrent l'alliance de la Russie qui, concluant seule des traités, les laissa seuls en face de la vengeance d'un ennemi puissant. Les Monténégrins reçurent les Autrichiens comme alliés et ils voulaient prendre par trahison leur libre pays. Le Monténégro a seul donc toujours défendu son indépendance, et il ne la doit qu'à soi-même. Il perdit son ancien chef-lieu de Jabiak, et Tsétigné s'est vu deux fois la proie des janissaires, mais les forêts ne furent jamais conquises ni les Monténégrins subjugués. L'année passée, *Daniel Ier (Pétrovitch) Niégoche*, successeur du vladika Pierre II, est allé en Russie pour y recevoir son investiture à la dignité d'évêque. A sa demande, l'empereur Nicolas le reconnut comme souverain indépendant de Monténégro. Les représailles des tribus monténégrines, pour le vol d'un troupeau et le massacre de leurs deux enfants par les Turcs, ont produit cette guerre sanglante dont Monténégro est la scène.

Monténégro confine à l'Hertségovin, à l'Albanie et à la Dalmatie. Il peut avoir 150 milles carrés et 200,000 âmes qui donnent 25,000 combattants. Tsétigné est le chef-lieu du pays. Les Monténégrins sont Serbes de même que le sont les habitants de la Serbie.

Depuis la délivrance de la Serbie, ils se sont soulevés deux fois en 1842 et en 1850, mais sans succès.

Aperçu de la vie politique.— Des Croates et des Bulgares.

Les Croates, au nombre de 1 million, et les Bulgares, au nombre de 4 millions, n'ont pas encore pu fonder une indépendance nationale.

Nota. Les noms de Bosniak, de Monténégrin, de Slavonien, de Dalmate sont des noms de provinciaux ; mais leur nom national est celui de Serbe. Nous appelons l'ensemble des pays serbes : la *Serbska.* Les Serbes vivent aujourd'hui.

I. En Autriche, savoir :

1° Dans le voïvodstvo serbe ; 2° dans la Slavonie ; 3° dans la Dalmatie ; 4° dans le Primorié, savoir : à Raguse, en Istrie, autour du petit golfe de *Cattaro.*

II. En Turquie :

5° En Monténégro ; 6° en Bosnie ; 7° en Hertségovin ; 8° en Métohie ou ancienne Serbie avec une partie de l'Albanie ; 9° en Serbie (principauté).

Des Serbes, dont le nombre est de 5 millions, une partie a gardé ou s'est créé une indépendance intérieure. Ce sont les Serbes en Serbie et les Monténégrins.

La superficie de la Serbie est de 1,000 milles carrés, sa population d'un million d'habitants. C'est une monarchie élective, constitutionnelle.

Le prince et le sénat exercent le pouvoir législatif, le prince et le ministère ont le pouvoir exécutif. Le contrôle de tout est une assemblée nationale annuelle. La justice est rendue par des tribunaux indépendants.

Par la fixation de ce droit, le peuple désirait s'assurer le contrôle, il voulait se garantir un gouvernement national et empêcher l'augmentation de l'impôt.

Ce code, qui régit toute la Serbie, a été publié en 1844.

Le peuple est de la religion grecque, mais la profession et l'exercice de tous les autres cultes sont libres.

Il y a à Belgrade trois facultés : de philosophie, de droit et de théologie. A la faculté de philosophie, il y a une chaire de littérature française.

C'est une société littéraire, fondée par les étudiants en philosophie et en droit. Les séances se tiennent chaque dimanche ; elles sont publiques et pleines de monde, presque toujours.

Les Serbes et les Croates ont une seule et même littérature puisqu'ils ont une seule et même langue serbe.

La Serbie n'a que deux mille hommes d'armée permanente. Mais elle pourrait mettre sur pied de guerre deux cent mille hommes, car le peuple est

guerrier et tout armé. Une école militaire prépare des officiers.

Le commerce est libre.

Le sultan des Turcs est souverain, le tsar des Russes, protecteur ; mais ni l'un ni l'autre n'ont à se mêler des affaires intérieures de la Serbie.

Résumé de cet aperçu.

La Serbie est divisée en 17 départements, et subdivisée en 55 arrondissements, qui se composent de plus ou moins de communes. La commune se compose de koutcha (maison). La commune élit son staréchina (chef, maire), et se régit seule; donc elle est libre. La maison a son chef qui la gouverne. Chaque rodja a son saint, célébré annuellement dans chaque maison. Chaque village a son saint, fêté ensemble chaque année. Les réunions auprès des églises paroissiales se nomment sabore. Les grands sabore sont des réunions de plusieurs départements auprès des monastères. C'est une sorte de jeux olympiques grecs. Ravanitsa, où se tient le sabore universel, est une véritable Olympie serbe.

Le Serbe vit en commun et travaille en société. Il n'y a pas, chez-nous, de grandes richesses, mais il n'y a pas non plus de misère. L'égalité politique et sociale y trouve son germe. Le Serbe conçoit : 1° sa liberté intérieure, dans la liberté de la commune et le conseil de l'assemblée nationale avec le chef de l'État. Il conçoit 2° sa liberté extérieure dans l'unité et l'indépendance de tous les Serbes, et dans le titre de tsar (empereur) que porterait le chef de la nation.

L'idée « quand viendra l'empire serbe? » est sa pensée la plus douce, et l'espoir d'un avénement glorieux con-

titue la vie du peuple. Et, d'après les traditions, cet événement ne doit pas être éloigné.

Dans nos chants nationaux populaires qui sont la production continue de l'esprit poétique du peuple, brillent les noms de tous les héros qui ont versé leur sang pour la patrie. L'exécution de ces chants, accompagnée de gouslé, nous fait respirer toujours l'air de Kossovo « pour qu'il ne nous soit pas lourd, quand nous y paraîtrons. »

Paris. — Imp. Lacour et Cᵉ, rue Soufflot, 18.